LA GALERIE TSVETKOFF

DEUX SIÈCLES DE PEINTURE RUSSE

1700-1900

par MICHEL DELINES

C+
M651
C
1572 9c
1911

Tableau de V. G. MAKOWSKY — JEUNE FILLE PETITE-RUSSIENNE (GALERIE TSVETKOFF, MOSCOU)

Les Chroniques du Mois

La Mode

Qui se rappelle aujourd'hui la campagne menée, il y a quelques années, en faveur de la « ligne », des plis sobres, des enroulements plats et artistiques ? Il n'y en avait alors que pour les souvenirs grecs et romains, pour la simplicité antique ! A cette époque, on prêchait à perdre haleine. Mais les femmes n'avaient garde d'écouter tant de belles paroles, d'encourageantes théories, de réminiscences séculaires. Elles continuaient à exhiber des plis compliqués de la taille aux pieds et des bustes cuirassés; elles faisaient alors bon marché de leurs formes torturées par un corset qui les coupait en deux, sous des robes qui n'étaient qu'un prétexte à s'épaissir.

Et les amateurs du beau regrettaient tout un passé de draperies savantes et de choses jolies...

Les prédicateurs ne doivent pourtant pas se lasser : leurs efforts ont porté des fruits. A plusieurs années de distance nous agissons comme on nous le conseillait jadis. Nous avons mis du temps à être convaincues !

C'est que la mode est venue vers nous, souriante et prenante à souhait : grâce à elle, nous avons pu nous habiller... ou nous deshabiller de plis rares, et l'on nous fournit des étoffes si souples, si légères, si transparentes, que nous en sommes moulées, gaînées, idéalisées de la plus exquise façon.

Les partisans de la ligne ont eu gain de cause... et nous avons satisfait notre joli penchant vers une coquetterie raffinée.

Nous sommes loin, avec nos linons, nos batistes incrustées, nos libertys et nos brocards souples, de la tendre Marjolaine ! Pourtant d'aucunes ont la prétention d'évoquer le XVIIIe siècle. Pour le luxe certainement, mais je ne crois pas aux paniers, aux fronces épaisses qui dénaturaient notre silhouette. Nous ferons du XVIIIe siècle avec les tissus du XXe, et alors, il y aura la nuance !

Voyez cette opulente soie merveilleusement brodée de guirlandes rococo qui a fait pâmer d'aise nos grand'mères : son poids irriterait notre buste qui refuse même celui du jupon !

Ne préférez-vous pas nos « deshabillés » actuels, tout en entre-deux ajourés, à peine soulignés de rubans pâlis, enroulant de tout près nos membres alanguis, à ces déshabillés Watteau dont le large pli arrondissant le dos, fit fureur pourtant.

Mais à quoi bon discuter en cette saison caniculaire ? Qui est à Paris ?... On est parti. L'auto emmena très loin l'élégante voyageuse en attendant que l'aéroplane l'enlève vers des routes de brise et de pur oxygène.

Que veut-elle pour ces longues randonnées ? Des toilettes simplement délicieuses. Le problème, résolu grâce au manteau, consiste à quitter son auto aussi fraîche, aussi pomponnée que si l'on sortait de son boudoir.

Je ne sais si Trouville est le centre absolu de nos élégances intensives — tant de villégiatures, de plages et de stations thermales retiennent de coquettes et merveilleuses toilettes, — mais nulle part la vie mondaine n'y est plus affirmée pendant ce mois d'août.

Le repos y est inconnu depuis l'heure matinale chère aux sportsmen, jusqu'au dernier tour de valse ou la dernière banque de l'Union-Club.

Trouve-t-on le temps d'aller à la plage ?

Le matin, première toilette toute blanche, pour flâner rue de Paris, y stationner, côté gauche, en se dirigeant vers la mer, pâtiner, croquer chez les pâtissiers quelque gourmandise inédite, passer chez le bijoutier, fureter dans les magasins de curiosités, prendre ses rendez-vous pour la journée...

Et la matinée a passé...

Dans son mouvement incessant, nous y avons croqué le « tailleur » ciel de Mlle de V., en tussor brodé de larges motifs de soie grise; une multitude de linons brodés de mousselines de l'Inde garnies de Valenciennes, de foulards amusants, de voiles de soie aux nuances douces, de broderies roumaines, bulgares, puis quelques tailleurs simples de serge fine ou de shantung.

On déjeune tard à Trouville, puis on s'habille soit pour les courses, soit pour diverses réunions... et le tourbillon recommence.

A la Gymkhana du Polo organisée par la duchesse S.... Mme J. portait un linon soufre brodé de blanc ; la grande paille d'Italie drapée de tulle soufre se relevant sous une énorme rose de velours noir. Mme P. avait une exquise mousseline bleu pâle garnie de dentelles mousseuses sur tulle bleu.

La comtesse de T. avait simplement revêtu un de ces tailleurs de grosse soie blanche qui ont tant de succès cette saison.

Quelques dîners sur les yachts, des bals, le Casino occupent la fin d'une si lourde journée et c'est alors que nous voyons apparaître des robes très élégantes, très ouvertes qu'enrichit encore une profusion de bijoux.

En voulez-vous une idée :

Ici, un satin vert-ondine se déroule à longue traîne avec double tunique toute scintillante de perles de cristal ; là, un habit de gaze brodée s'allonge sur un fourreau de crêpe de Chine rose ; un peu plus loin, une délicieuse tunique de mousseline de soie blanche toute droite se borde d'hermine, pendant que sa transparence laisse deviner la ligne du corps gaîné de Venise...

Sur d'autres plages, plus simplettes, l'heure amusante est celle du bain ; en serge, en escot, en taffetas pour les plus raffinées, les costumes des baigneuses se silhouettent sur l'horizon clair avec leurs galons ou leurs broderies faisant contrastes, clairs ou foncés selon le fond qu'elles accompagnent. Les grandes « nageuses », celles qui font du sport au milieu des flots adoptent le maillot-jersey de laine noir, féminisé par la petite jupe brodée.

Toutes ont de pittoresques coiffures de foulard imperméabilisé, de hauts cothurnes de toile, des bas de soie noire.

Peu de nouveautés en somme pour cette tenue très spéciale que la femme de goût sait toujours arrêter sur la pente de l'inconvenance ou du ridicule.

Le départ, le repos sont donc partout, Aussi je doute que jamais un grand chef-d'œuvre ait éclos au mois d'août. Ne vous attendez donc pas à ce que je révèle ici ceux de la mode, puisque aujourd'hui la diversité remplace l'inédit.

Quant à trouver quelque chose à Paris ! Ce n'est pas en tous cas dans nos rues les plus chic, et nos salons sont hermétiquement clos.

Paris, en effet, ressemble à une immense gare où se croisent les Parisiens qui fuient et les étrangers qui affluent. Jamais les « Transatlantiques » ne furent si nombreux.

Et savez-vous la réflexion qui me fut faite à leur sujet ? Je vais vous la redire tout bas : Nos amies d'outre-mer commencent à trouver notre vieille capitale un peu bien extravagante et ses dernières inspirations de beaucoup en deçà de la simplicité distinguée, du raffinement exquis qui longtemps les distingua !

Pauvres inspirations ! Voilà qui leur apprendra à s'américaniser à outrance !

A qui devons-nous les robes trop courtes, les vestes droites, les sacs énormes, les couleurs heurtées..... je ne veux pas dire hurlantes ? Tout ceci sent plus l'importation que l'esprit parisien et je sais plus d'un créateur qui maudit tous ceux qui nous imposent leurs goûts plus qu'ils ne s'assimilent les nôtres.

Oui, mais voilà où perce malgré tout notre génie, c'est qu'en acceptant de telles idées, en nous promenant de la fantaisie à l'excentricité, nous les manipulons tellement, nous les transformons et les faisons si bien nôtres, qu'elles finissent par dépouiller peu à peu leur laideur première : nos sacs sont devenus de petits poèmes d'ingéniosité et de chic, nos trotteurs sont pimpants, et les petites vestes ne rappellent plus du tout la première qui débarqua en France.

Cosmopolis à Paris ?... jamais, tant qu'il restera... une Parisienne.

LAURENCE DE LAPRADE.

Les concours du Conservatoire

TRAGÉDIE. — COMÉDIE.

L'abaissement progressif du niveau des concours de Tragédie fait craindre que d'ici quelques années il devienne difficile non seulement d'assurer aux œuvres de nos grands tragiques l'interprétation qu'elles méritent, mais encore de pouvoir représenter ces œuvres. Cette année il fut impossible au jury de décerner un premier prix et il lui fallait bien montrer quelque indulgence dans l'attribution des autres récompenses s'il ne voulait faire apparaître trop manifestement l'insuffisance des concurrents. Ce n'est pas que ceux-ci soient dépourvus de toute valeur ; mais les qualités qui déterminent le tragédien : beauté plastique, prestance, ampleur du geste, force et sonorité de la voix, leur font défaut ; l'intelligence ne suffit pas, il faut aussi les moyens.

Heureusement les élèves prirent une éclatante revanche dans le concours de Comédie, dont l'éclat sauva le prestige de la maison. Il ne fut pas attribué moins de quinze prix, parmi lesquels six premiers prix que se partagèrent MMlles Ducos, de Chauveron, Méthivier ; MM. Grouillet, Decaye et Paul Baumé. La maîtrise et la sensibilité de Mlle Ducos ont triomphé dans une scène de *Musotte ;* Mlle de Chauveron a fait preuve de bonhomie, de rondeur et d'entrain ; M. Decaye possède une sorte d'ampleur et de majesté comiques naturelles qui le désignent pour tenir avec éclat l'emploi des financiers. Mais la nature la plus originalement comique peut-être du concours, nous fut révélée en M. Grouillet qui parvint à renouveler, par sa gaieté violente et spontanée, sa drôlerie naturelle, ses amusantes inventions, le rôle de Mascarille et à nous divertir dans la scène pourtant si connue des *Précieuses ridicules.*

Deux comédiens m'avaient semblé intéressants : M. Maudru qui dégage avec netteté le sens de son texte, et dont chaque geste, chaque accent est raisonné et justifié, et M. Praxy, qui joua avec sûreté et vigueur une scène d'*Un Divorcé.* Pourquoi furent-ils exclus de l'accueillante liste des prix ?

JEAN MANÉGAT.

Mort de Mlle Lantelme

Les Parisiens ont appris avec une véritable stupeur, le soir du 25 juillet, la mort d'une des plus charmantes artistes qu'ils fêtèrent en ces dernières années.

Geneviève Lantelme, la gracieuse comédienne, s'était noyée dans la matinée, au cours d'un voyage sur le Rhin, commencé quelques jours plus tôt en compagnie de son mari, M. Alfred Edwards.

Parvenus à Emmerich-sur-Rhin, à un point où le fleuve se sépare en deux bras, dont l'un seulement est navigable, M. et Mme Edwards quittèrent leur yacht, dont le tonnage était trop considérable, et prirent place dans un petit canot à vapeur pour suivre l'autre bras, particulièrement pittoresque.

Le frêle esquif chavira. C'est ainsi que Mlle Lantelme a trouvé la mort.

Elle avait été élève du Conservatoire, où elle n'était restée que six mois environ.

Elle fit ses débuts au Gymnase dans *L'Age d'aimer,* de M. Pierre Wolff. Puis elle joua au théâtre Réjane, dans *La Savelli,* de M. Max Maurey ; dans *Paris-New-York,* de M. Francis de Croisset ; au Vaudeville, dans *Le Marchand de bonheur,* de M. Henri Kistemaeckers, et dans *Le Costeau des Epinettes,* de M. Tristan Bernard ; aux Variétés, dans *Le Roi* et elle créa *Le Circuit,* de MM. Francis de Croisset et Georges Feydeau.

Elle fut très remarquée à la Renaissance dans le rôle de Mme Alain, du *Vieil Homme,* de M. de Porto-Riche. Elle joua avec succès à l'Odéon le rôle de Roxane des *Trois Sultanes.* Enfin, tout récemment, elle créait brillamment, à la Renaissance, *La Gamine,* de MM. Pierre Veber et Henri de Gorsse.

Mlle Lantelme devait créer la saison prochaine, au Vaudeville, *Sa Fille,* de MM. Félix Duquesnel et André Borde, et une pièce nouvelle de M. Michel Provins : *Le Nid.*

Chronique Immobilière

Le mois dernier je parlais de la mitoyenneté en ville. Parlons maintenant de la mitoyenneté à la campagne. Car là aussi cette question acrimonieuse se pose souvent.

Neuf fois sur dix, les actes de vente ne disent rien au sujet des haies, murs, etc., faute de documents et le propriétaire se trouve fort embarrassé quand il veut connaître ses droits.

Certains cas sont très simples : par exemple une propriété est close de tous les côtés par des murs, et n'est entourée que de champs. Pas de difficultés. Les murs appartiennent exclusivement à la propriété. De même si la clôture était constituée par tout autre mode (haies, barrières, fils de fer, etc.)

Mais si la propriété qui nous occupe voisine avec d'autres propriétés également closes qu'arrivera-t-il ? Le cas peut devenir épineux.

S'il s'agit de murs, le Code donne une indication. Si le haut du mur est à une pente, ce mur appartient au propriétaire sur le terrain duquel l'eau de pluie est rejetée. Si le haut du mur est à deux pentes, le mur est mitoyen. De même aussi on tiendra compte de l'entretien.

Si le mur est entretenu par les deux voisins à frais communs, il est mitoyen, dans le cas contraire il appartient au propriétaire qui a payé seul l'entretien.

Pour les haies l'entretien servira de critérium. La haie entretenue et coupée par les deux riverains est mitoyenne. Au contraire, entretenue et coupée par un seul elle lui appartient. Tout ceci bien entendu à défaut de titres écrits ou de preuves précises.

La question de la haie non mitoyenne m'amène à parler du « rejet ». Qu'est-ce que le rejet ? Une haie a des racines qui s'écartent dans le sol. Il n'est donc pas permis de planter une haie à la limite exacte de sa propriété. Il faut se reculer quelque peu (50 centimètres ou 75 centimètres selon les pays) et laisser « un rejet » du côté du voisin. Il en résulte par voie de conséquence qu'une haie non mitoyenne ne délimite pas exactement et que la propriété qu'elle enclot va au delà débordant de 0m50 ou de 0m75 selon le cas. Il est toujours tenu compte de ces rejets dans les bornages.

Les chaleurs torrides que nous traversons font rechercher l'air et la fraîcheur. C'est le moment de partir à la montagne. Je puis indiquer des propriétés à vendre ou à louer sur le lac Léman, rive française ou rive suisse. Je n'ai pas à vanter le lac merveilleux et grandiose, les sites verdoyants ou sévères de ce pays privilégié. Il y a en ce moment des affaires avantageuses à traiter.

En Maine-et-Loire, j'ai un château à vendre. Comme superficie 10 hectares environ près d'une forêt. Le château comporte 2 cuisines, bureau, grande salle à manger, grand salon, salle de billard, fumoir, 5 grandes chambres de maître, 3 chambres de domestiques, lingerie, salle de bains. Dans les greniers, des mansardes qui pourraient être affectées aux domestiques. Le jardin possède de belles pelouses, bosquets etc. Il existe pavillon de jardinier, pavillon de garde, remises, écuries etc. Bref, propriété bien aménagée et intéressante que le propriétaire céderait meublée, à 110.000 francs.

A Paris, boulevard Raspail, près d'une station du métro, à vendre, 500.000 francs contrat en mains un bel immeuble moderne. Le revenu brut est de 35.200 francs et laisse du 5.40 0/0 net déduction des charges. Il y a un prêt de 200.000 francs au Crédit Foncier et cette affaire pourrait donc se traiter avec 300.000 francs seulement. Placement très intéressant.

Dans le Jura, belle propriété comprenant château, vignes, prés, champs et bois. Elle est susceptible d'un revenu moyen de 10.000 par an. Le prix demandé est de 140.000 francs. Un amateur pourrait donc s'assurer un placement rémunérateur et un séjour d'été gratuit. Le pays offre pêches et chasses agréables.

En Auvergne, vaste domaine de 80 hectares. Château moderne en parfait état, très beau parc avec eaux vives, pièces d'eau. Proximité de villes d'eaux. Le prix serait de 300.000 francs pouvant être diminué si l'amateur ne prenait pas toute la propriété.

A Sainte-Adresse, villa bien située toute récente. Bâtiments élevés sur voûtes avec rez-de-chaussée et deux étages comprenant salon, salle à manger, office, cuisine, vestibule ; cinq chambres de maîtres, cabinets de toilette, salle de bains, chambre des domestiques. Cour avec buanderie, séchoir, poulailler et jardin. On céderait à 30.000 fr.

J. CHASSINAT,
Avocat.

Pour tous renseignements m'écrire, 77, boulevard Saint-Michel, Paris.

Notes et Informations

PERPÉTUEL DÉSIR

Souvent la femme s'est enlaidie à force de vouloir augmenter son charme, elle a adopté et adopte encore, hélas ! des modes ridicules et peu seyantes. Elle s'est mal coiffée, mal corsetée, mal chaussée, mais elle a toujours su conserver la grâce de ses mains, elle les a toujours voulues jolies, blanches, veloutées et fines, en dépit de l'avare nature, souvent si chiche de beauté sur ce point.

Il faut l'avouer, la main n'est pas constamment l'égale du visage. Il arrive qu'elle détonne à côté d'un fin profil aristocratique, qu'elle a plutôt l'air d'appartenir à une bonne grosse croquante qu'à une fière grande dame, et ce contraste n'est pas pour enchanter celle qui le présente. Aussi, que de soins pour lui donner ce qui lui manque, la rendre digne de figurer dans un ensemble jugé bon à voir par des gens difficiles.

Réussit-on facilement, je n'oserais l'affirmer, tout dépend des moyens ; mais ce que je sais c'est qu'un des meilleurs en la circonstance, consiste à soigner avec la Pâte des Prélats les mains rebelles à l'élégance. Il en est peu qui résistent à ce procédé, connu depuis près de quatre siècles et employé avec succès par un pape, Léon X, avant de l'être par les jolies femmes.

La Pâte des Prélats appartient à la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre où elle vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco.

COMMENT ON RESTE BELLE

Cette année, le printemps à été un enchantement pour nous, malheureux Parisiens, accoutumés à recevoir, en cette divine saison, toutes les douches les plus froides dont peut disposer un ciel de méchante humeur.

Chose rare, exquise, nous avons eu du soleil, du vrai, du chaud, nous avons pu arborer des toilettes printanières et promener sur des pavés non boueux notre joie de vivre sans recevoir des averses. Pourquoi faut-il que toute médaille ait son revers ? Voilà que ces beaux jours précoces ont fait du chagrin à quelques femmes, pas à toutes, heureusement ! lesquelles se plaignent d'avoir le teint un peu abîmé par le soleil. Elles disent que c'est cela, je veux bien le croire, mais entre nous, je penserais plutôt qu'il y a là-dessous quelques années de trop et je dois leur donner mon avis en conséquence.

Si l'épiderme est fatigué, un peu jauni et plissé, rien de mieux à employer que le véritable Lait de Ninon qui a toute la valeur d'un fard sans en avoir les inconvénients. Ce produit rafraîchit la peau, lui donne un ton nacré, très joli sous la transparence des dentelles. C'est dire qu'on l'applique aussi sur le cou et les bras. Il vaut 5 francs et 5 fr. 25 franco, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

CHRYSANTHÈME

Chronique médicale

La femme, être sensible, a toujours été soucieuse de sa beauté. Malheureusement, l'agitation de la vie quotidienne, avec ses soucis, ses tristesses plus ou moins fréquentes, ses maladies, ne lui permettent pas de la conserver longtemps intacte ; et on comprend que la femme se soit adressée aux artifices et cosmétiques, pour l'aider un peu à empêcher de flétrir, du moins avant l'âge.

Mais si de tout temps elle a usé d'eaux de Jouvence pour lutter contre l'affront du temps et de l'âge, il faut convenir qu'elle n'a pas souvent réussi, car c'étaient des produits quelconques, préparés sans connaissances spéciales, sans autorité médicale.

Un beau teint naturel, vaut certes mieux que n'importe quel artifice. Mais enfin, lorsqu'on a besoin de faire appel aux cosmétiques, il faut le faire du moins avec extrême prudence et s'adresser aux produits sûrs et agissant bien.

Parmi ces préparations, les *Produits de Beauté du Dr Clarkson,* 97, rue Saint-Lazare, à Paris, représentent sûrement la première marque du monde. Il suffit de dire qu'à l'Exposition de Bruxelles, ils ont obtenu à l'unanimité une médaille d'or. Le contrôle médical qui s'y opère est aussi une bonne garantie d'excellence des produits.

Dr SERRE.

COURRIER DU DOCTEUR

Inquiète. — 1. Matin et soir, frictionner les parties à raffermir avec : alun, 10 grammes ; alcoolat de lavande, 200 grammes ; alcoolat de verveine, 500 grammes ; eau de Cologne, 300 grammes ; glycérine, 40 grammes. — 2. Ce traitement de transformation de la peau se fait en 8-10 jours ; il faut être à Paris pour cela.

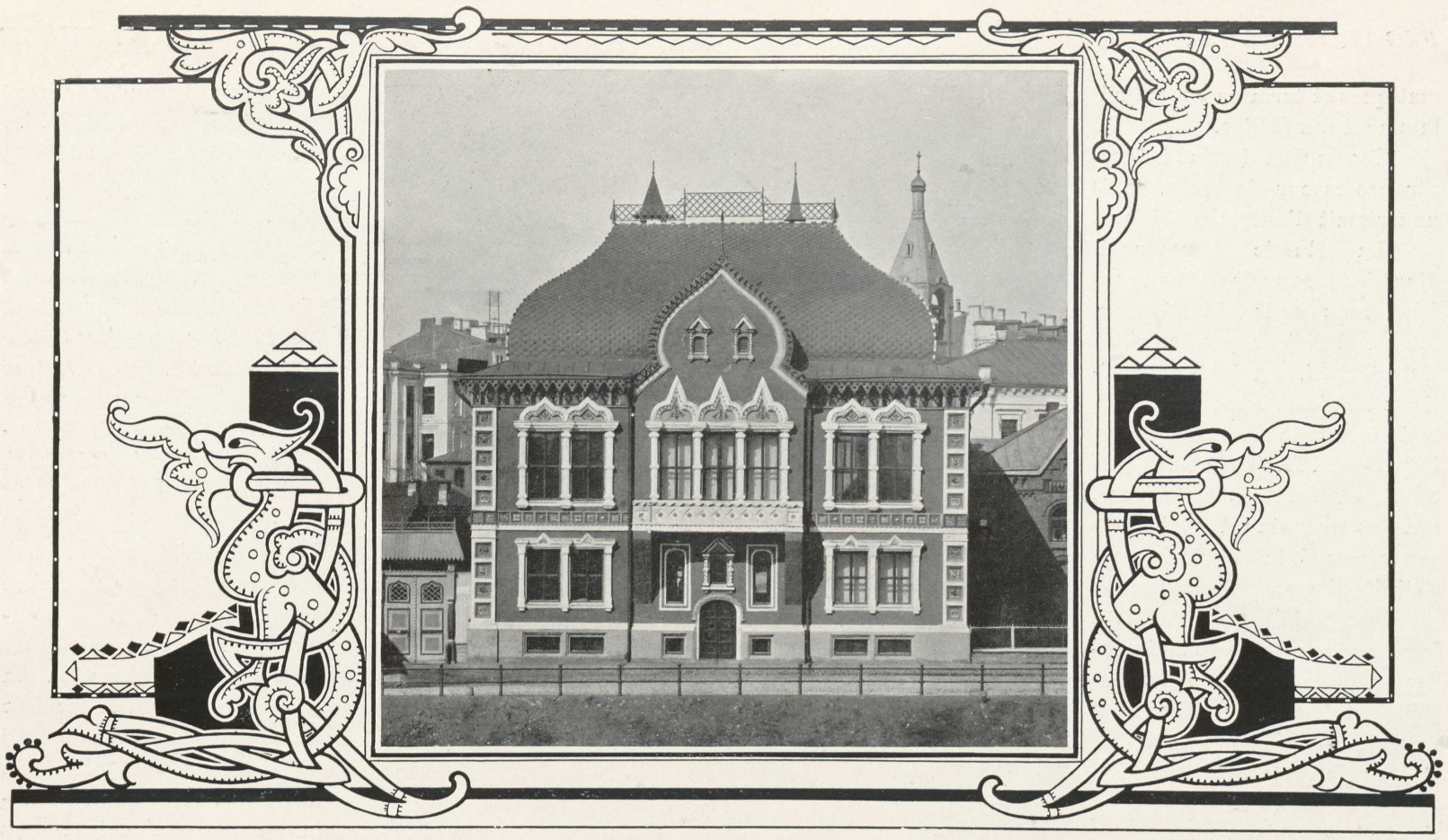
Une fiancée. — Eau de rose et eau oxygénée, de chaque 500 grammes. La nuance est assez jolie. On fait plusieurs applications avec une petite éponge après avoir bien dégraissé les cheveux.

F., Trouville. — 1. C'est une bonne préparation, mais il ne faut pas en abuser pour les peaux fines et tendres de crainte de les irriter. — 2. L'agrandissement des yeux ne présente absolument aucun inconvénient.

Résolue. — Trop long et délicat par journal.

Babette. — Ecrivez-moi tout au long votre cas, et relisez ma chronique de février en attendant votre passage à Paris.

Dr S.



Hôtel de M. I. E. Tsvetkoff, à Moscou, édifié sur les dessins du célèbre peintre W. Wasnetzow

60694

LA GALERIE TSVETKOFF

Deux Siècles de Peinture Russe

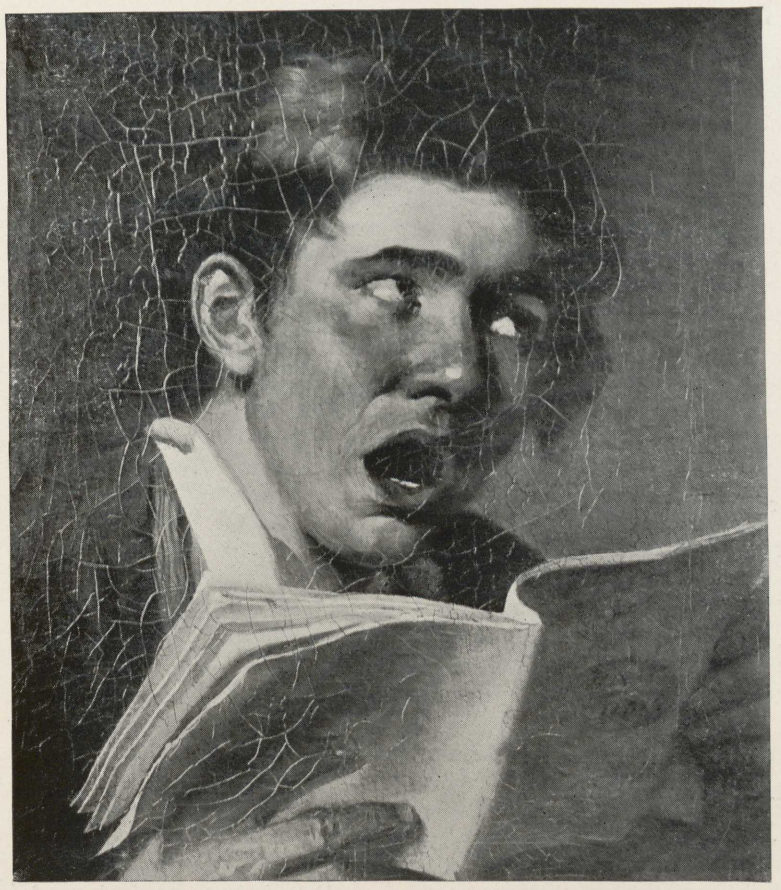
1700-1900

PAR MICHEL DELINES

Non loin du Kremlin, sur une des rives de la Moscova, s'élève un petit hôtel à deux étages, dont l'architecture rappelle les vieilles demeures de l'ancienne Russie, et qui fut édifié d'après les dessins que le célèbre peintre, W. Wasnetzow, a improvisés, à la demande du fondateur de la Galerie, M. Ivan Evmenievitch Tsvetkoff.

Celui-ci, après avoir peuplé sa galerie d'une admirable collection artistique, en fit don, le 23 avril 1909, à la ville de Moscou, qui la conserve sous le nom de « *Galerie de tableaux Tsvetkoff.* » Nous devons à la complaisance de M. Tsvetkoff, et de son ami M. Yanjoul, le savant académicien bien connu, le privilège de pouvoir signaler à tous les amateurs d'art cette collection, unique au monde, qui réunit tout ce que le pinceau et le crayon ont donné de meilleur dès les premiers balbutiements de l'art de la peinture au pays de Tolstoï, jusqu'à nos jours.

Il faut, pour comprendre tout ce que ce musée résume d'efforts persévérants et d'amour de l'Art, connaître, dans ses principaux traits, la vie de patientes recherches du noble mécène qui s'est donné pour mission de compléter l'œuvre de concentration d'art national, si heureusement inaugurée, il y a une trentaine d'années, par la fondation de la célèbre *Galerie Tretiakoff*, à Moscou.



LOSSENKO (A. P.) (1737-1773). — *Un Chantre*

M. Jean Tsvetkoff est né en 1845; fils d'un modeste pope du gouvernement de Simbirsk, il eut une enfance pénible et sans joie. Dans ce temps, la discipline des écoles en Russie était arbitraire, tracassière et cruelle. Le jeune garçon suivit d'abord l'école primaire ecclésiastique et entra ensuite au séminaire. Il avait un fort penchant pour les mathématiques et le désir d'étudier les sciences exactes et montra tant de zèle et d'aptitudes, qu'il obtint une bourse et entra à l'Ecole de technologie de Saint-Pétersbourg. Malheureusement, le climat humide de la capitale altéra sa santé et il dut la quitter pour se soigner. Dès qu'il fut rétabli, il entra à l'Université de Moscou, dans la section des mathé-

matiques et termina assez brillamment ses études.

Il semblait destiné à devenir professeur de lycée, mais nourrissait d'autres ambitions.

La Russie commençait alors à se couvrir de banques foncières ; celle de Moscou, fondée et dirigée par le prince Tcherkasski, un homme politique très influent et hautement estimé, était de beaucoup la plus importante. Le jeune Tsvetkoff offrit ses services au prince, qui les accepta et content de son employé, lui confia le soin délicat d'apprécier la valeur des terres qu'on demandait à hypothéquer. Les connaissances en mathématiques du nouvel agent et surtout son honnêteté exceptionnelle lui assurèrent, en peu de temps, une situation prépondérante dans la banque et une rapide fortune.

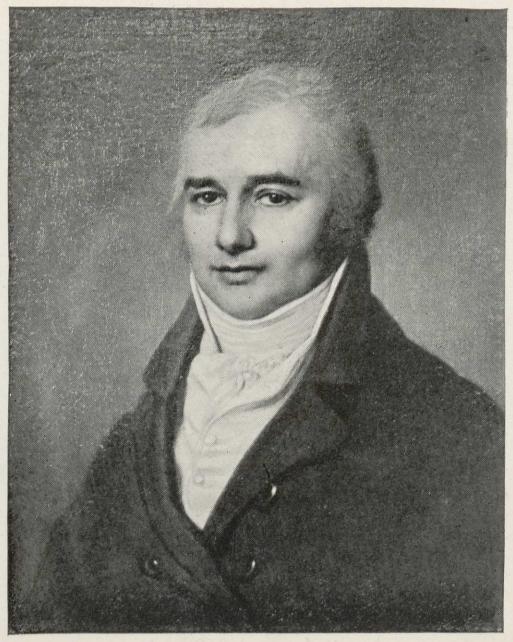
L'habileté dans le maniement des affaires s'alliait chez M. Tsvetkoff à un goût prononcé pour les arts. Tout jeune encore son plus grand plaisir consistait à visiter les musées de l'étranger et il conçut l'idée de doter un jour Moscou d'une galerie de tableaux russes, car à cette époque la seconde capitale de la Russie n'en possédait pas.

BOROVIKOVSKY (V. L.) (1758-1826). — *Portrait de E. G. Temkine*, 1798

Il consacra sa fortune naissante à l'achat de dessins et de tableaux de peintres russes, se proposant de former selon son expression « une anthologie de la peinture russe » qu'il léguerait aux générations futures pour leur instruction et comme un encouragement à la création artistique.

Nous nous proposons de résumer cette « anthologie de la peinture russe » en nous arrêtant sur les œuvres les plus saillantes qu'elle présente, sur celles qui caractérisent fortement à la fois la personnalité du maître et son époque.

LÉVITZKY (D. G.) (1735-1823)
Portrait de l'écrivain Novikoff



BOROVIKOVSKY (V. L.) (1758-1826)
Portrait d'un Inconnu

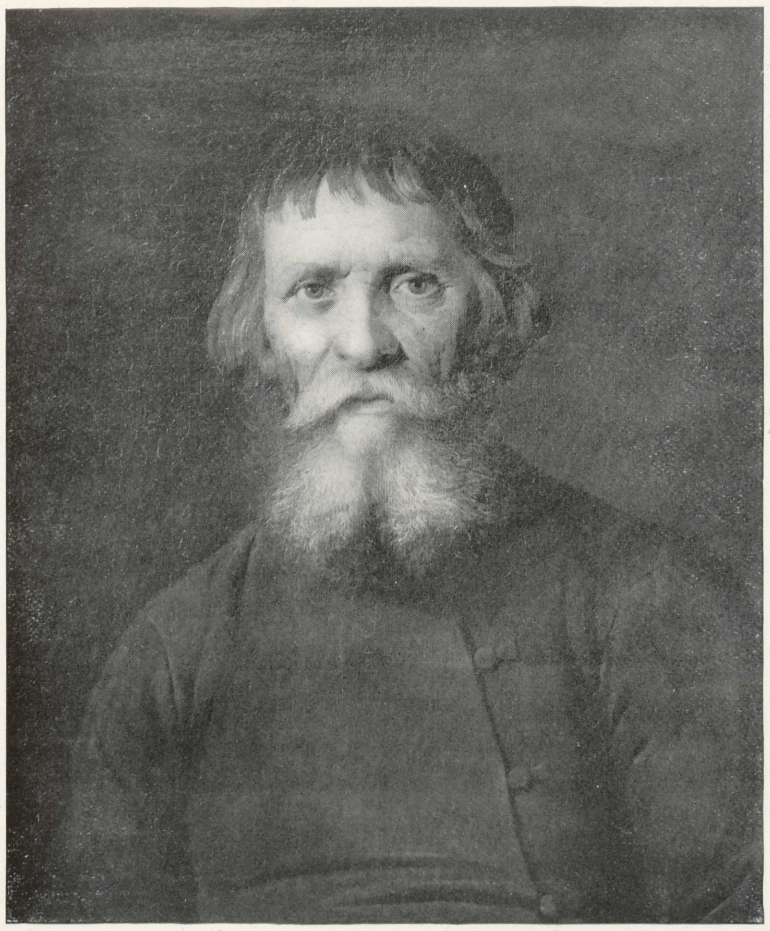
BOROVIKOVSKY (V. L.) (1758-1826)
Portrait d'une Dame en Turban

Les poètes, romanciers et musiciens russes, après s'être plongés dans la mer allemande pour employer les paroles de Tourguenev, lorsqu'ils eurent suffisamment acquis le métier, retournèrent en terre russe et comme Antée, dès qu'ils touchèrent le sol natal, enfantèrent des œuvres originales et neuves, essentiellement russes. Ce fut une floraison de romans, *" Pères et Enfants "*, *" Crime et Châtiment "*, *" Guerre et Paix "*, et d'opéras : *" Rousslan et Lioudmila "*, *" Boris Godounov "*, *" Onéguine "*, *" Sadko "*, qui d'emblée prirent place au premier rang parmi les œuvres qui honorent l'art universel.

La peinture russe ne s'est pas encore élevée à la hauteur qu'ont atteinte ses sœurs aînées, la littérature et la musique. Ce fait semble d'autant plus surprenant que dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, alors que les écrivains russes n'avaient pas encore à leur disposition la langue riche et souple que forgèrent plus tard Pouchkine et les poètes qui lui succédèrent, nous voyons déjà surgir le portraitiste LEVITZKI (1735-1822). Ce précurseur, en effet, par la virtuosité de sa technique, égale ses émules les plus renommés de l'étranger, et apporte en même temps une note personnelle, la recherche passionnée de la vérité et du naturel.

En réalité, il y avait eu, avant même Pierre le Grand, des peintres russes à qui les tsars, toujours désireux de conserver à la postérité le souvenir de leur personne, confiaient le soin de reproduire leurs traits. Ces portraitistes de fortune manquaient à doses égales de goût et de métier et, sous leurs pinceaux maladroits, l'image du souverain dégénérait en grossière icone, dénuée de tout caractère personnel.

La peinture russe, en effet, est restée jusqu'au milieu du XVIe siècle fidèle aux traditions byzantines. C'est alors que des tsars, plus artistes ou plus fats, souhaitèrent d'avoir des portraitistes plus habiles, et se décidèrent à faire venir des maîtres étrangers.



OUGRIOUMOV (G. I.) (1764-1823)
Portrait de M. Sérébriakoff, marchand, 1813

VENETZIANOV (A. G.) (1779-1847)
Portrait de M. Obraszoff, marchand

Michel Romanov, le premier tsar de la dynastie régnante, appela auprès de lui le peintre Yan Detterson, de Hollande et le chargea d'enseigner l'art du portrait à plusieurs jeunes Russes de bonne volonté. Plus tard la même mission fut dévolue à un Polonais, Stanislas Lapucki, qui cultivait le portrait et la nature morte.

Il résulta de ces leçons que vers la fin du XVIIe siècle, Moscou comptait déjà un certain nombre de peintres russes ; ils avaient facilement appris le métier de leurs maîtres étrangers, qui n'étaient d'ailleurs pas de taille à former de véritables artistes.

Pierre le Grand, mieux inspiré, envoya plusieurs jeunes gens en Italie, en Hollande et à Paris, pour apprendre les arts. Lui-même, au cours de ses voyages en Europe, fit l'acquisition d'un grand nombre de tableaux et de statues, dans l'intention de développer le goût artistique de ses sujets.

Sa fille, l'Impératrice Élisabeth Pétrovna, conçut le projet de fonder à Moscou une Académie des Beaux-Arts et confia au comte Chouvalov le soin de recruter des artistes. Celui-ci vint à Paris et pria l'Académie française de lui désigner des peintres français qui seraient disposés à venir à Moscou pour enseigner leur art à des élèves russes. Les peintres J. J. Le Lorrain, J. M. Moreau, l'architecte Vallon de la Motte et le sculpteur Gillet consentirent à partir pour la Russie, mais à la condition qu'ils habiteraient Saint-Pétersbourg, résidence de la Cour, et que l'Académie des Beaux-Arts serait fondée dans la nouvelle et non dans l'ancienne capitale.

TOUPILEV (I. Ph.) (1758-1821). — *Le Baptême,* 1800

Ce n'était pas tout, on avait des maîtres, mais il fallait aussi des élèves. On eut recours à un singulier mode de recrutement, qui a au moins le mérite de l'originalité. On choisit seize étudiants de l'Université, chez qui l'on croyait distinguer quelque goût pour la peinture, puis au petit bonheur on racola vingt-deux enfants, fils de soldats, à qui l'on enjoignit d'apprendre la peinture et de devenir de bons artistes.

Ainsi furent formés les premiers peintres russes, dont il n'y a rien à dire. Enfin vient Rokotov, élève de Lagrené, qui se fit un nom comme portraitiste de femmes, parce qu'il saisissait bien la ressemblance. Ce ne sont là que des ébauches, et c'est de Levitzki que date véritablement l'art du portrait en Russie.

Levitzki était fils d'un pope de la Petite-Russie, épris d'art et qui maniait en amateur, et non sans talent, le pinceau et le burin. Il donna les premières leçons de dessin et de peinture au jeune garçon. Plus tard, Levitzki tira beaucoup de profit de l'enseignement du peintre Antropov, qui avait une très haute et juste conception de son art, bien qu'il n'ait laissé que des œuvres faibles comme exécution. Il s'opposa à ce que son élève entrât à l'Académie des Beaux-Arts, qui venait de s'ouvrir, et lui conseilla d'achever

son éducation dans les ateliers de deux peintres étrangers, établis à Saint-Pétersbourg, Lagrené et Valériani.

Tout le XVIIIe siècle, avec sa grâce maniérée, ses effusions sentimentales et ses crises tragiques, revit dans les portraits de Levitzki. Rien de plus élégant ni de plus naturel que ses portraits d'élèves de l'Institut des jeunes filles nobles de Smolnie.

Lorsqu'il eut à retracer la pure figure de l'écrivain Novikov, qui exerça une si grande influence sur les esprits en Russie et dont on connaît la fin tragique, Levitzki sortit de son objectivité voulue et s'efforça, en exprimant l'âme du penseur, de résumer en son modèle l'esprit de son temps. Toujours en quête de nouvelles combinaisons de formes et de couleurs et par la virtuosité de sa facture, Levitzki était destiné à fonder une véritable école de peinture russe. En tout autre pays, il y eût réussi; mais le goût de la société russe d'alors se réglait sur celui de la Cour et de l'Église. On ne demandait aux peintres que de réaliser des motifs de décoration ou des icones.

EGOROV (A. G.) (1776-1851). — *L'Apôtre Saint André*, 1835

L'indifférence du public empêcha de même le développement du talent d'un autre artiste de valeur, LOSSENKO (1737-1773).

Il passe pour le père du classicisme russe. M. Tsvetkoff possède de lui une étude d'après nature qui représente un homme nu, assis, se détachant sur un fond vert. Le dessin ne manque pas de vigueur, le peintre possède le métier et a l'entente des formes et du relief. Cette étude date de 1764, lorsque Lossenko travaillait à Paris dans le même atelier que David alors âgé de 16 ans.

VÉNETZIANOV (A. G.) (1779-1847)
Portrait de Mme Obraszoff, femme de marchand

Dessinateur remarquable, il est resté un coloriste sec et ennuyeux; son *Chantre*, parfait comme dessin, manque de vie et offre un modèle du faux classicisme que ce peintre a répandu en Russie, après s'en être imprégné à Paris, dans l'atelier de Vien, où on l'avait envoyé pour se perfectionner dans son art. Ses tableaux, en dépit des poses emphatiques et de ses groupes artificiellement composés, à cause de l'excellence du dessin, exercèrent une salutaire influence sur toute une génération de peintres russes, qu'il détourna du genre byzantin et des icones et amena à étudier les formes dans la nature même.

La galerie Tsvetkoff possède une série de dessins dus à ses élèves, entre autres au sculpteur KOSLOVSKI (1775-1802) et une étude au crayon rouge de SKOTNIKOV (1788-1843) ainsi que le portrait au crayon que le peintre Skorodoumov a laissé de son père. Ces dessins montrent que Lossenko a réussi à former le goût de ses élèves et à leur donner le sens de la ligne.

BOROVIKOVSKI (1758-1826) appartenait à une famille noble de la Petite-Russie qui, bien que l'enfant manifestât de bonne heure des dispositions pour la peinture, le destina à l'armée. Un jour, l'impératrice Catherine, passant par la ville où se trouvait Borovikovski, devenu officier, remarqua deux tableaux allégoriques brossés par le jeune amateur. Quoiqu'ils fussent assez terre-à-terre, ils révélaient des promesses de talent qui n'échappèrent pas à l'œil exercé de la tsarine; elle engagea le jeune officier à laisser l'épée pour le pinceau et à se rendre à Saint-Pétersbourg afin d'entrer dans l'atelier du portraitiste Lampi. Ce conseil fut joyeusement suivi. Néanmoins Borovikovski se lassa bientôt de la manière pommadée de ce peintre italien, qui faussa un moment le goût en Russie, et l'ex-officier choisit pour maître Levitzki. Il ne devait d'ailleurs jamais l'égaler, car il ne possédait pas comme lui le don de pénétrer l'âme du modèle, d'en exprimer le sens profond.

Il reste dans toutes ses œuvres immuablement le même, malgré la diversité des personnes dont il retrace l'image. En revanche, il unit la correction parfaite du dessin à un coloris merveilleux, il saisit les plus subtiles nuances, et l'on ne peut trop admirer dans ses portraits de grands dignitaires en uniformes, l'habileté avec laquelle se fondent harmonieusement sur sa palette le rouge, le vert, le bleu, tout l'arc-en-ciel des rubans, et l'or et l'argent des croix et des décorations.

VÉNETZIANOV (A. G.) (1779-1847)
Nourrice et bébé

M. Alexandre Benois, dans son excellent ouvrage sur

L'Histoire de la Peinture au XIXe siècle, compare les toiles de Borovikovski avec celles de ses contemporains de l'étranger et remarque, très justement, qu'il faut aller en Angleterre pour trouver des portraitistes qui possèdent autant de charme et encore leur facture n'atteint-elle pas la même perfection; en cela il surpasse Russell et Gainsborough.

L'admirable portrait de Mlle Temkina (1798) appartient à la seconde manière du peintre, qui s'est longtemps complu dans la miniature ; il s'en dégage une irrésistible séduction et l'on ne peut assez louer la souplesse de la facture et la douceur du coloris. *La Dame au turban* et *L'Inconnu* marquent un effort du peintre pour s'élever à la hauteur de Levitzki en donnant des types, et cette fois il y a pleinement réussi. En effet cette grande dame personnifie bien la cour d'Alexandre Ier, spirituelle et provocante dans sa robe empire, discrètement décolletée.

Cet *Inconnu* n'est-il pas un frère de Pierre Bezoukhoff ? L'âge se fait déjà sentir; franc-maçon, comme le héros de Tolstoï, le regard plein de rêves mystiques et d'humanité, il se dispose à confier à Natacha qu'il s'est affilié à une société secrète. C'est là une œuvre très expressive.

TROPININE (V. A.) (1776-1856)
Portrait des deux frères comtes Morkov, 1811

Ces deux portraits offrent une gamme de tons d'un jaune olivâtre, renforcé d'ombres d'un brun tirant sur le noir.

Le dessin, le modelé, la couleur en sont parfaits.

Les qualités qu'on admire chez Boroviskovski ne se retrouvent pas dans ses esquisses d'icones ni lorsqu'il s'avise d'évoquer la figure des apôtres Pierre et Paul. Ces dessins portent pourtant une inscription de Monferrant qui lui en attribue la paternité.

OUGRIOUMOV (1764-1825) est principalement un peintre de sujets historiques, dépourvu d'originalité. Académicien, professeur de peinture historique, il ne se préoccupait nullement de reconstituer l'époque qu'il devait rendre, mais choisissait des modèles, les déguisait en ancêtres et après les avoir disposés en groupes, les copiait.

Tel est le procédé qui a présidé à *La Prise de Kazan,* et à *L'élection du premier Romanoff,* qu'on peut voir dans le « Musée d'Alexandre III ». Dans la « Galerie Tsvetkoff », nous trouvons deux portraits de lui, celui du marchand Serebriakov et de sa femme qui ont une tout autre valeur que ses tableaux historiques. D'abord ils marquent une date dans l'histoire de la peinture russe, car c'est la première

TROPININE (V. A.) (1776-1856). — *Portrait de la mère du peintre*

fois qu'un artiste estime qu'il vaut la peine de fixer l'image de quelqu'un qui n'appartient pas au monde officiel européanisé, et se soucie de pénétrer dans la vie russe du bourgeois.

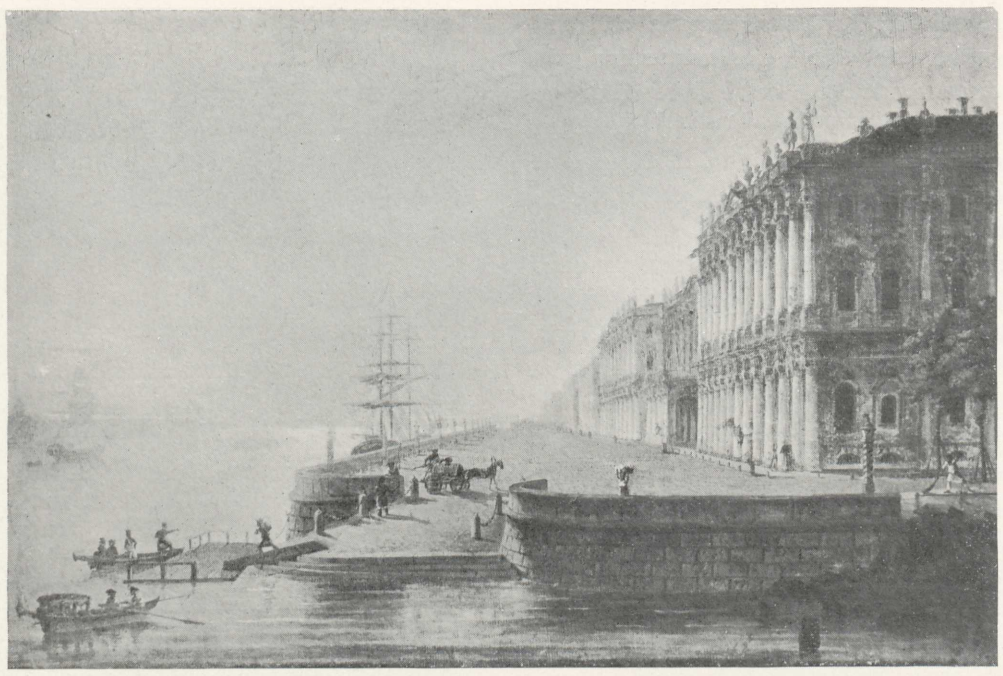
Le même mérite se retrouve dans un tableau de genre de TOUPILEV (1753-1821), *Le Baptême.*

Malgré l'exécution maladroite, qui trahit l'imitation des maîtres hollandais, on sent le désir de tenter quelque chose

TROPININE (V. A.) (1776-1856)
Portrait du célèbre peintre C. P. Brullov, 1836

de nouveau, d'élargir la sphère de la peinture.

EGOROV (1776-1851) élève d'Ougrioumov, se consacre exclusivement aux sujets religieux. Son histoire est romanesque. Kalmouk de naissance, il fut enlevé tout enfant par les cosaques et amené à Saint-Pétersbourg. On lui découvrit des dispositions pour la peinture et on l'envoya à Rome, où il se lia étroitement avec Canova. Il manque d'originalité, tous ses tableaux même les meilleurs comme *La Sainte Famille, La Passion du Christ,* semblent des copies des maîtres italiens. Il se révèle, avec un accent beaucoup plus personnel dans son ébauche au crayon de *Saint André*, sa foi sincère rayonne dans le regard extatique du saint et communique une religieuse émotion.



VOROBIEV (M. E.) (1877-1855). — *Le Quai des palais à Saint-Pétersbourg*

VARNEK (A. G.) (1782-1843)
Autoportrait, 1810

La galerie Tsvetkoff possède encore un autoportrait d'Egorov qui se distingue du reste de ses œuvres par le naturel et la vie.

De Saint-Pétersbourg, le goût de la peinture ne tarda pas à se répandre dans toute la Russie et un centre artistique se forma bientôt à Moscou, où plusieurs tentatives individuelles se manifestèrent simultanément.

La ville sainte put à son tour revendiquer son peintre en la personne de VASSILI ANDRÉEVITCH TROPININE (1776-1856) qu'on a surnommé, non sans raison, le Greuze russe, et tous ceux qui ont pu admirer sa *Dentellière* dans le Musée Roumiantzev souscriront à ce rapprochement.

Dans ses premiers tableaux, il se complait en des images gracieuses, non seulement il ne donne que de jolies têtes, mais de toute la toile émane un charme enveloppant d'une irrésistible séduction. L'histoire de sa vie n'est point banale et mérite d'être contée, car elle résume celle de plus d'un peintre russe de l'époque. Il était né serf du comte Munich, dans le village de Karpow, du gouvernement de Novgorod. Son père avait été affranchi par son seigneur, mais cette mesure ne s'étendait pas à sa famille et Tropinine et ses frères restèrent des serfs.

L'affranchi obtint pourtant l'autorisation de garder son fils auprès de lui jusqu'à l'âge de dix ans, il en profita pour l'envoyer à l'école, où l'enfant manifesta d'emblée une véritable passion pour le dessin et la peinture.

KIPRENSKY (O. A.) (1783-1836). — *Portrait de Catherine Télécheff, célèbre danseuse,* 1828

Sans avoir appris à manier le pinceau, il copiait les gravures coloriées, sortes d'Épinals russes, encore plus naïves que les nôtres, qui ornaient les murs de la modeste classe, et ce qui lui fut bien plus utile, il s'efforçait de reproduire les objets qui l'entouraient.

STCHEDRINE, SYLVESTRE (Th.) (1791-1830). — *Véranda à Sorrente,* 1827

Lorsqu'il atteignit sa dixième année, le comte Munich le prit à son service, en qualité de groom. Vassili employait tous ses moments de loisir à croquer tout ce qu'il voyait et s'exerçait à faire le portrait des servantes de son maître.

Dans la famille du comte, on admira ses dessins, mais il ne vint à l'idée de personne qu'il serait opportun de lui donner le moyen de développer ce talent.

Plus tard, peut-être pour son bonheur, il changea de maître et devint serf du comte Morkov, car il faisait partie de la dot que

la jeune comtesse apportait en mariage. Le père de Vassili supplia le nouveau seigneur de son fils d'envoyer le jeune homme en apprentissage chez un peintre; mais le jeune comte Morkov trouva cette proposition impertinente et plaça Tropinine chez un confiseur. Cependant, ni l'appât des friandises, ni les corrections que lui infligeaient le confiseur et son épouse ne réussirent à empêcher le nouvel apprenti de dessiner, toujours et partout, avec tout ce qui lui tombait sous la main, crayon, plume, morceau de charbon.

Enfin, en 1799,un parent du comte Morkov obtint de lui l'autorisation d'envoyer Vassili à l'école des Beaux-Arts à Saint-Pétersbourg, en prenant à sa propre charge tous les frais. Tropinine devint en très peu de temps le plus brillant élève de l'école et, dès 1804, il exposa un tableau, *Le Seigneur et l'Oiseau,* qui émerveilla la cour et la ville.

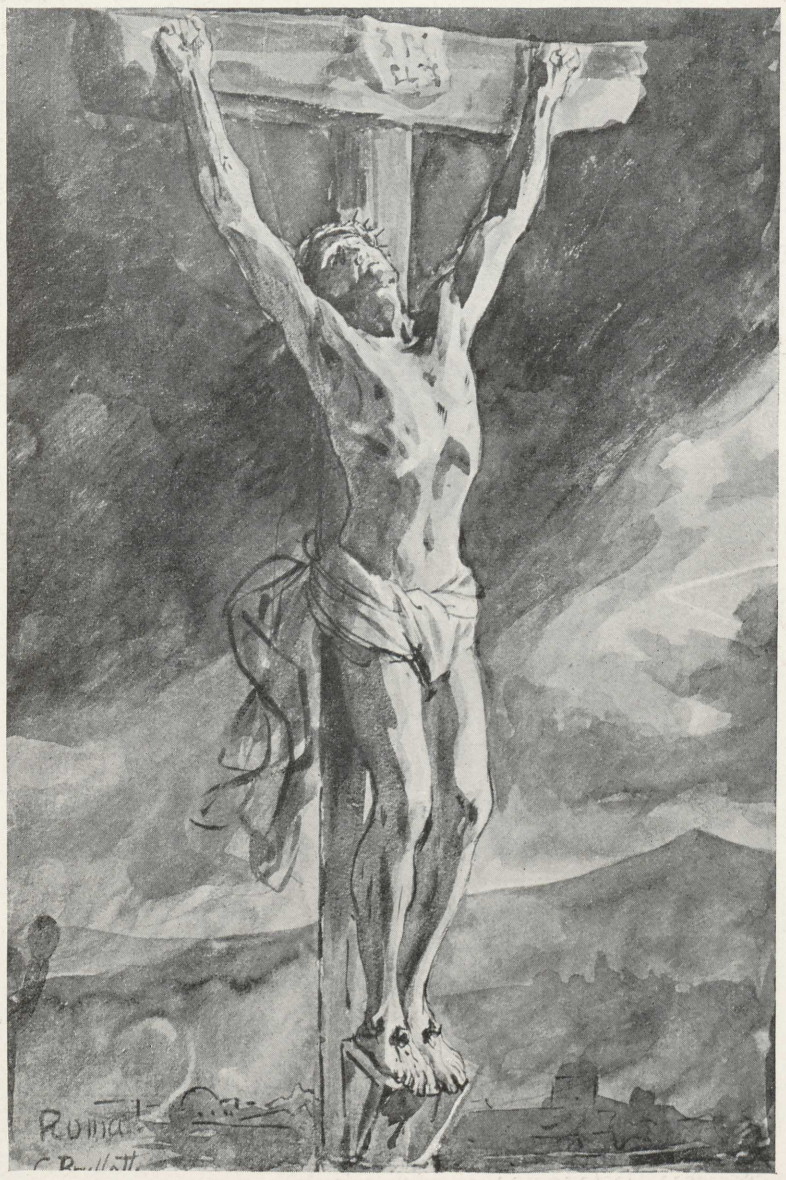
Le comte Strogonov, président de l'Académie, voulut racheter Vassili à son maître, pour l'affranchir ; le comte Morkov ne voulut rien entendre et, secrètement influencé par les insinuations du portraitiste Tchoukine, désireux d'écarter un concurrent dangereux, il emmena son serf dans ses domaines en Petite-Russie où il se plaisait à lui faire peindre les roues de ses voitures.

Ce parti-pris de l'abaisser aurait pu pousser à la révolte un jeune homme conscient de son talent ; Vassili ne protesta même pas ;il accepta son sort avec cette douceur résignée, qui est fréquemment l'apanage du fils de la terre russe, et que nous retrouvons si souvent chez les héros de Dostoiewski. Sa bonté naturelle ne se démentit pas une seule fois. Il exécutait ponctuellement les ordres de son maître, mais trouvait quand même le temps d'exercer son pinceau.

Il fit le portrait des différents membres de la famille du comte et de leurs amis, et lorsque son maître l'emmenait en voyage, son crayon ne chômait pas. Ses tableaux furent hautement appréciés par les amateurs, et Tioress, un fin connaisseur de ce temps, prit une de ses toiles pour un Rembrandt et en offrit à Dmitriev, à qui il appartenait, une somme très élevée.

La réputation du peintre serf s'était répandue et toute la haute société de Moscou prit intérêt à sa libération. Morkov dut céder à la pression de l'opinion et en 1822, le jour de

BRULLOV (C. P.) (1799-1852)
Portrait de l'architecte Bolotoff, 1843



BRULLOV (C. P.) (1799-1852)
Le dernier soupir de Jésus sur la Croix

Pâques, en guise d'œuf rouge, il fit don à son serf de l'acte d'affranchissement. Cependant pour ne pas perdre tous ses droits, il retint en qualité de serf, le fils du peintre.

Tropinine, que *La Dentellière,* le portrait de Skotnikov et *Le Vieux Mendiant* avaient rendu célèbre, fut reçu membre de l'Académie des Beaux-Arts. Il ne se plût pas beaucoup à Saint-Pétersbourg, car la richesse ne le tentait pas et il préférait à la vie agitée et soucieuse de la capitale, une existence plus modeste et plus calme.

Il revint à Moscou et y termina paisiblement ses jours, en 1857, à l'âge de 77 ans.

Sa renommée comme portraitiste lui attira beaucoup de commandes parmi les étrangers qui venaient à Moscou mais ne réussit pas à vaincre la méfiance des Russes à l'égard de toute œuvre du terroir. De même qu'on traitait les opéras de Glinka de « musique de cocher » on n'admettait pas qu'un serf libéré put reproduire dignement les traits de ses anciens seigneurs.

Il circule à ce propos une piquante anecdote : Une princesse douairière s'extasia devant les tableaux de Tropinine et résolut de lui commander son portrait. Elle le manda près d'elle, mais dès qu'il eut décliné en russe son nom, elle se récria :

— Comment? Trop*inine !*... va, mon petit père, j'ai cru que tu t'appelais Trop*ini !* Puisque tu n'es que Tropinine, va-t'en...

La galerie Tsvetkoff est riche en tableaux et dessins de ce maître. Outre le portrait de la mère du peintre, celui des *deux frères, les comtes Morkov,* et du célèbre peintre *Karl Brulov'* que nous reproduisons ici, nous y remarquons le portrait du *Marchand Iakovlev*, qui offre une gamme de couleurs peu ordinaire. Le marchand est revêtu d'une pelisse couleur canelle et un mouchoir de soie orange entoure son cou. La tête est énergique, d'une touche puissante, et le spec-

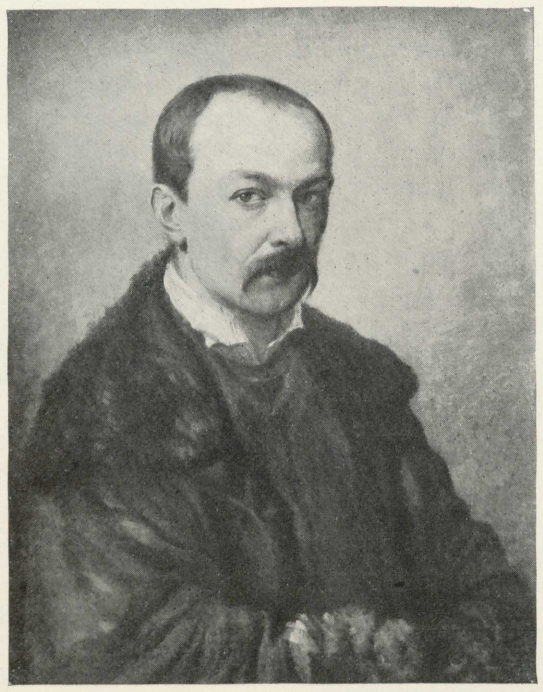
LEBEDEV (M. J.) (1812-1837). — *Paysage avec des vaches*

tateur reste émerveillé devant la simplicité des moyens par lesquels le peintre exprime si fidèlement la nature.

Tropinine tenait surtout à son premier jet, à l'ébauche qui reflétait la prime impression reçue en abordant tout objet qui le frappait.

La galerie Tsvetkoff renferme plusieurs de ces savoureuses esquisses, entre autres un croquis de Pouchkine (1827), de Brullov, de la mère du peintre, de la comtesse Rostopchine et bien d'autres que nous ne pouvons énumérer ici.

Tandis qu'à Moscou un serf peignait des têtes dignes de Greuze, à Saint-Pétersbourg apparaît « un Millet russe » (1772-1747) précédant d'un demi-siècle les novateurs français, selon l'appréciation de M. Benois. Dès le commencement du XIXe siècle, ce jeune peintre russe semble déjà se préoccuper du plein air. Il rompt carrément en visière avec la *manière* et proclame que l'artiste doit reproduire les objets tels qu'il les voit dans la nature, sans se plier à aucune convention; il ne doit obéir qu'à elle, sans imiter les procédés des maîtres, ni peindre à la Rembrandt ou à la Rubens, mais simplement rendre la nature avec sincérité.



FEDOTOV (P. A.) (1816-1852). — *Autoportrait*

ALEXIS VENETZIANOV est né en 1779, à Moscou, d'une famille peu aisée. Son père s'occupait à la fois d'horticulture et de la vente de tableaux. L'enfant prit ainsi le goût de la peinture.

Lorsque, plus tard, il vint à Saint-Pétersbourg en qualité d'arpenteur, il s'empressa de lâcher la géométrie pour s'adonner avec passion à son art favori. Il entra directement dans l'atelier de Borovikovski, et, pour son plus grand bien, esquiva ainsi l'Académie des Beaux-Arts. Il s'essaya d'abord dans la caricature, exerçant sa verve aux dépens de Napoléon et des soldats français qui envahissaient la Russie, et fit du pastel, du paysage, des copies.

Il visitait assidûment l'Hermitage et fut particulièrement attiré par les maîtres hollandais, très peu prisés à cette epoque où règnait le poncif. Granet, dont l'empereur Alexandre Ier venait d'acquérir *La Messe chez les Capucins,* l'impressionna fortement : « Ce tableau, déclara-t-il un jour, a complètement retourné nos idées sur la peinture. Il nous a révélé la vie... Il n'est pas peint d'après nature, il est la nature même ! »

Cette fois il a trouvé sa voie. Il se retire dans sa modeste propriété du gouvernement de Tver, où il vit pendant trois ans en reclus, et, en 1824, il termine son tableau fameux : *L'Enclos ou l'on range les meules de blé.* Du coup, le genre russe est créé. Après viennent successivement *Un groupe de paysans, La Châtelaine et ses serves, L'Été, Le Printemps, Enfants jouant avec des chats.*

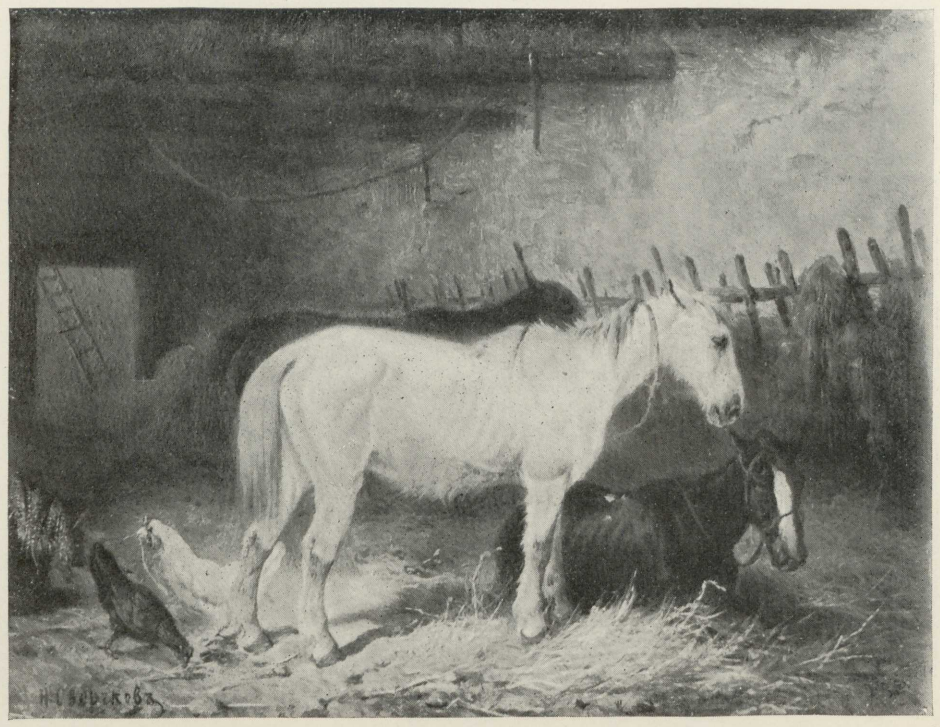
Venetzianov n'a pas échappé à la sentimentalité qui affadit la peinture de son époque, et qui perce surtout dans *La Mourante,* mais sans enlever à l'ensemble de son œuvre la vie et la sincérité qui en font le charme et le mérite.

Les esquisses et les aquarelles de Venetzianov, qu'on peut voir dans la galerie Tsvetkoff, sont encore plus animées et vibrantes, telles *Le Marchand de légumes, Une Illumination à Saint-Pétersbourg* et tant d'autres qu'il serait trop long de mentionner. Trois portraits de Venetzianov sont particulièrement intéressants et savoureux, celui du marchand *Obraszoff,* de *Mme Obraszoff* et de la plantureuse *Nourrice,* avec l'enfant qui tiraille son collier.

Venetzianov s'était pris d'un tel engouement pour le genre, qu'il inscrivit lui-même sous sa signature de l'admirable portrait de Mme Philosophov : « Venetzianov, 25 mars 1823, abandonne de son propre gré l'art du portrait. » Il en a pourtant laissé qui sont très beaux.

Plusieurs de ses toiles n'ont été révélées au public que ce printemps, par l'initiative de la « Société pour la défense de l'art ancien russe », qui a organisé une exposition des œuvres de Venetzianov. Les personnes privées qui en possédaient les ont prêtées de bonne grâce, et c'est ainsi que les portraits des Poutiatines, des Bibikov, des Voronov ont été découverts. Ces remarquables toiles ont permis d'apprécier plus pleinement le talent de Venetzianov. De fait, le genre ne lui fit pas négliger totalement le portrait, où il excelle ; même vers la fin de sa vie, en 1841, il en a donné un merveilleux des enfants de Panaev.

Il avait toutes les audaces, comme on en peut juger par



SVERTCHKOV (N. G.) (1817-1898). — *Ecurie de chevaux de poste*

I. E. RÉPINE (1844) PORTRAIT DU COMTE LÉON TOLSTOÏ, 1891 (GALERIE TSVETKOFF, MOSCOU)

sa *Baigneuse,* appartenant à M. Delarov, où il se montre précurseur de Courbet par le réalisme de sa peinture des chairs. Ce tableau n'est pas très attrayant pour les profanes, mais date par la hardiesse des intentions et son originalité.

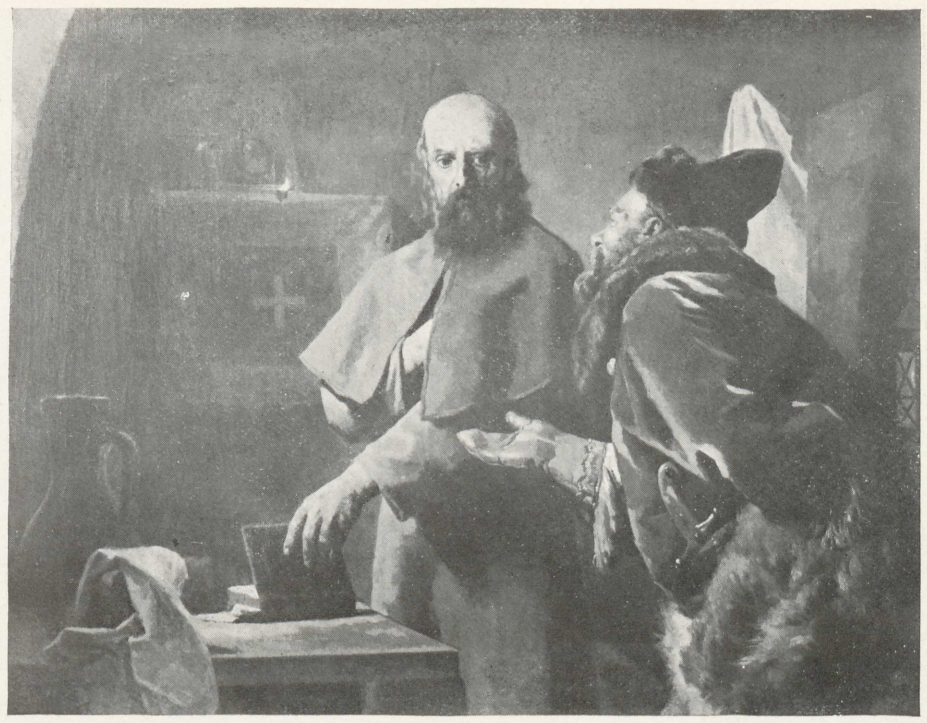
Afin de combattre le faux classicisme, qu'encourageait l'Académie, Venetzianov recherchait dans le peuple des jeunes gens de talent, les initiait à son art et, souvent, les entretenait à ses frais au delà de ses moyens, car il mourut dans la gêne.

VARNEK (1782-1843), élève de Levitzky, se contente généralement dans ses portraits de saisir la ressemblance, bien que dans l'auto-portrait, datant de 1810, que possède la galerie Tsvetkoff, il scrute plus profondément son modèle. Toutefois, le dessin est dur et le coloris faible, mais ces défauts sont rachetés par de la vie et de l'âme. S'il a réussi cette fois à rendre sa propre personnalité, il n'a jamais su saisir celle d'autrui.

Pour ce motif, nous lui préférons KIPRIENSKI (1783-1836); né dans le servage comme Tropinine, il fut affranchi tout jeune. Ayant montré de bonne heure des dispositions pour le dessin, il entra à l'Académie des Beaux-Arts, où il eut pour maîtres Levitzki et Ougrioumov. Il ne profita pas beaucoup de leurs conseils, car il était paresseux et fantasque. Ainsi, un beau jour, il eut la fantaisie de planter là le pinceau pour endosser l'uniforme.

Sans souffler mot à qui que ce soit de ses projets, il se faufila dans la foule où l'empereur Paul Ier allait passer en revue la garnison, et, se jetant aux genoux du tsar le supplia de l'enrôler dans l'armée. Paul Ier le renvoya à l'Académie des Beaux-Arts, où Kiprienski éprouva encore la patience de ses maîtres, puis, un beau matin, il se mit sérieusement à l'œuvre et peu après un de ses tableaux lui valut la médaille d'or, qui lui assurait une bourse pour un voyage à l'étranger.

Il ne profita pas de cette aubaine; il resta tranquillement à Saint-Pétersbourg pour copier assidûment les œuvres des grands maîtres à l'Ermitage. A cette salutaire école, Kiprienski se dégagea de plus en plus de la manière inspirée par l'Académie et sa propre personnalité s'affirma.



NEVREV (N. V.) (1830-1904)
Les derniers moments du métropolitain Philippe, 1900

KRAINDOVSKY (E. Th.)
Le départ pour la chasse, 1836

En 1813, il expose une série de portraits, celui de son père, du prince Holstein-Oldenbourg, de Denys Davidov, célèbre comme poète, et encore plus pour le rôle de partisan qu'il joua pendant la campagne de 1812. D'emblée, il atteignit dans ces portraits à la perfection et s'égala aux plus grands maîtres. On reste émerveillé devant la beauté du dessin et la virtuosité avec laquelle le peintre se joue des couleurs. Dans le portrait de son père, il déploie la richesse de palette d'un Rubens, avec tant d'éclat, que des connaisseurs ont eu de la peine à se persuader qu'ils n'étaient pas en présence d'une œuvre de l'illustre maître flamand. Néanmoins, ses portraits de *Denys Davidov* et de *Thornwaldsen,* qu'on peut voir au musée Alexandre III, passent pour les meilleurs qu'il ait laissés.

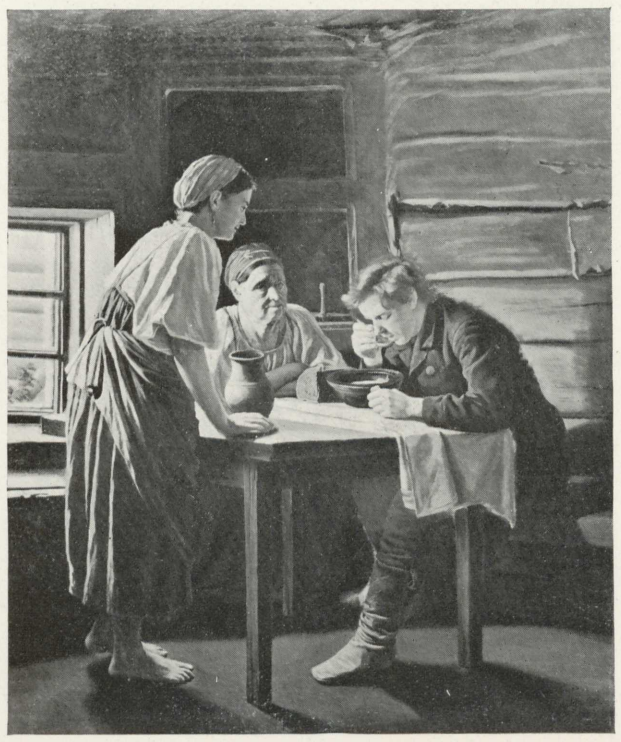
La galerie Tsvetkoff conserve deux de ses études (1800-1801) au crayon et à la sanguine et des esquisses : *Le Sacrifice d'Iphigénie* et *Tobie et son père aveugle; La Fuite en Egypte* (1810) où Kiprienski révèle déjà un grand talent. Une étude à l'huile : *Le Crucifiement* est d'une facture remarquable. Le portrait de la célèbre danseuse Catherine Téléchev (1818), qui tend coquettement une poignée d'épis, est plein de grâce et d'ampleur, dans une tonalité très douce. On peut lui reprocher, comme d'ailleurs à tous les portraits de Kiprienski, de manquer d'individualité; on a beau scruter ces visages, il est impossible de pénétrer leur âme, nous devons nous contenter de la suavité des contours et de l'éclat des couleurs, et renoncer à deviner le caractère, ni les préoccupations de ces modèles impassibles. En 1816, Kiprienski se décide à faire son tour d'Italie. Le faux classicisme et le léché régnaient alors en Europe, et sous leur fâcheuse influence Kiprienski change de manière et perd ses plus solides qualités, la vivacité du coloris, la fermeté du dessin et tombe dans la fadeur; il donne pendant

GAY (N. N.) (1831-1894)
Le poète Pouchkine à Mikhaïlovskoé, 1893

CHICHKINE (J. J.) (1831-1898). — *Forêt de sapins*

cette phase : *Le Tombeau d'Anacréon ; Saturne et la Bacchante ; Les Lecteurs de journaux,* bergers et bergères de convention, qui ne rappellent en rien les qualités que nous avons admirées chez ce peintre avant son voyage.

Cette métamorphose subite est-elle un effet de la passion dont Kiprienski s'enflamma pour son modèle, une ravissante *ciociara* de la Place d'Espagne? Le peintre russe racheta la jeune fille des mains de ses parents, qui l'exploitaient honteusement, et la plaça dans un couvent pour qu'on y fit son éducation. Puis il retourna en Russie ; mais il s'ennuya de son charmant modèle et revint à Rome pour la revoir. Hélas, la cage s'était ouverte et l'oiseau avait pris son vol.



PEROV (V. G.) (1833-1882). — *L'Accueil au passant,* 1876

Kiprienski se remit patiemment à sa recherche et après d'innombrables péripéties, qui suffiraient pour alimenter tout un roman feuilleton, il finit par retrouver sa ciociara enrôlée dans une bande de bohémiens. Cette fois, il l'épousa; mais la lune de miel fut brève; trois mois plus tard, il mourut subitement, le 17 octobre 1836, à l'âge de 53 ans.

A côté du genre et du portrait, les peintres russes ont cultivé avec prédilection le paysage.

SEMTZOV et ZOUBOV s'efforcent déjà, quelques années après la fondation de Saint-Pétersbourg, de donner des vues de la nouvelle capitale. Puis viennent Sémeon Tchédrine, l'oncle du grand paysagiste Sylvestre Tchédrine, ainsi qu'Alexéev, Ivanov et Galaktionov, qui tous les trois, sous l'influence des maîtres étrangers, rendent à la manière italienne la Néva, le Palais d'Hiver, les îles et les palais de Catherine et de Paul.

Ils aspirent néanmoins à exprimer leur propre personnalité. Théodore Alexéev est le plus intéressant de ces paysagistes et mérite pleinement le nom de Canaletto russe, que des admirateurs lui ont décerné. Son *Quai* qu'on peut voir au Musée Alexandre frappe par ses tons chauds, que font ressortir des ombres savamment distribuées. Il a laissé en outre de très belles vues des deux capitales et de plusieurs villes de province. Dans toutes ses œuvres, on remarque le désir formel d'être vrai et de s'affranchir des formules inculquées par les professeurs étrangers, qui, sans connaître à fond la Russie, voulaient l'interpréter à leur manière et conformément à leur vision superficielle.

Galaktionov a su serrer de plus près la vérité et ses vues sans éclat et sans apprêt font revivre avec fidélité le Saint-Pétersbourg du commencement du XIXe siècle, avec ses larges rues presque désertes, où surgissent inopinément de somptueux palais. Galaktionov a saisi aussi le caractère de l'habitant de la capitale, qui n'est pas un accessoire du tableau, mais l'anime du mouvement de sa vie quotidienne, lorsqu'il vaque à ses affaires.

Il ne faut pas oublier non plus Martinov dont les fines aquarelles reflètent avec grâce la beauté spéciale de la ville de Catherine II, en particulier les saisissants effets de lumière que présentent ses blanches nuits d'été.

Enfin vient VOROBIEV (1787-1855) dont la galerie Tsvetkoff renferme un grand nombre de dessins et de tableaux. Il est le premier paysagiste russe qui ait saisi la beauté mélancolique, et pour ainsi dire spirituelle, de la cité qu'un effort de volonté de Pierre le Grand a fait surgir des marais, toute armée, comme Minerve sortant du cerveau de Jupiter. *Le Quai du Palais* ne se contente pas d'une froide perspective, il reflète une vision romantique, qui anime toutes choses. *La Néva au clair de lune* et *Odessa par un jour de soleil* sont des aquarelles vibrantes et poétiques.

D'ailleurs, les premiers dessins à la plume de Vorobiev, *Le Moulin à Vent* et *L'Enterrement de Koutouzov* nous le montrent déjà maître de la technique.

Il n'est cependant pas heureux dans son interprétation de la Terre Sainte où on l'avait envoyé. Son tableau *La Palestine* est froid et dépourvu de vie. Ses dessins de vues de Rome, Naples, Palerme sont beaucoup mieux venus ; toutefois, il ne retrouve pas à l'étranger l'accent inspiré avec lequel il a rendu si heureusement l'image du sol natal.

KLODT (M. K.) (1832-1892). — *Au labour,* 1870

Au contraire, SYLVESTRE TCHÉDRINE (1791-1830) présente le curieux exemple d'un homme du Nord au tempérament méridional. Envoyé très jeune en Italie, il ne revint plus en Russie, mais reconnut dans la terre latine le pays de ses rêves. Il ne se lasse pas de célébrer en tons éclatants la mer bleue et le soleil chaud et lumineux de Sorrente.

Nous voyons dans la galerie Tsvetkoff un de ses premiers tableaux *Le Colisée,* où le peintre cherche encore sa manière et n'a pas entièrement dégagé sa personnalité ; pourtant, il rend avec vivacité son impression et se maintient dans des tons naturels et un coloris plein de fraîcheur.

Nous pouvons suivre le développement de son talent dans les trois toiles suivantes : *Un quai à Naples* (1828), *Une scène de Naples, Une Véranda à Sorrente* (1827). C'est l'Italie, vue et sentie par un poète. La lumière ruisselle, tout brille, la joie est partout, dans le ciel éclatant, le soleil aux chauds rayons, les pampres dorés, les hommes contents de vivre et la mer ensoleillée et berceuse...

KORZOUKHINE (A. J.) (1835-1894). — *Le retour du soldat après la guerre,* 1865

Le peintre, alors dans la force de l'âge, qui exprimait, avec des notes si claires, cette ivresse de la nature, était en proie à une maladie qui ne pardonne pas. Il se faisait porter sur la terrasse et son pinceau chantait Sorrente avec un brio tout méridional, alangui par l'intime tristesse de celui qui sait que bientôt il ne verra plus ni le matin doré, ni la baie enchanteresse aux vagues caressantes, dont le souffle soutient, encore quelques jours peut-être, sa vie expirante.

Avec KARL BRULLOV (1799-1852), la peinture russe, jusque là ignorée en Europe, se couvre tout à coup d'une gloire mondiale, bien qu'éphémère, il est vrai.

Fils d'un miniaturiste étranger, Brullov, à demi-russe seulement, est soumis par son père à une discipline de fer, qu'il retrouve encore plus tyrannique à l'Académie des Beaux-Arts, où il entre tout jeune. Comme il a vraiment du talent pour le dessin, ses progrès sont rapides et ses maîtres fondent sur lui de grandes espérances.

KRAMSKOI (J. N.) (1837-1887)
Une paresseuse, 1872

Lui-même est persuadé qu'il est le peintre prédestiné qui doit immortaliser son nom et l'Académie, qui a guidé ses premiers pas. Respectueux de la tradition classique, il remporte la médaille avec une *Apparition de trois anges à Abraham,* tableau parfaitement correct, selon la bonne formule, qu'un coloris vibrant et plein de séduction sauve de la sécheresse, qui est trop souvent l'apanage des professeurs et des élèves de l'Académie.

En 1822, Brullov arrive à Rome; après de nombreuses haltes, entre autres devant *La Madone de la Sixtine,* à Dresde, et *Le Christ* de Guido Reni, à Berlin, qui le transportent d'admiration.

A Rome, il cherche en vain le sujet d'un tableau; ni ses emprunts à la mythologie, ni ses réminiscences de l'histoire russe ne le contentent. Et voici qu'un soir, il assiste à une représentation de l'opéra bien connu *Les Derniers jours de Pompéï,* et ce spectacle l'enchante. En rentrant, il trace d'un seul jet l'esquisse du tableau qu'il a conçu, et, lorsque trois ans plus tard, il offre à l'appréciation du public ses *Derniers jours de Pompéï,* ce n'est qu'un cri d'admiration, un émerveillement général, on le proclame « un génie » qui vient de donner au monde « le plus parfait chef-d'œuvre du XIXe siècle ! » Du coup, Brullov est sacré le plus grand peintre de la péninsule. Walter Scott, qui se trouvait à Rome, n'était pas le moins enthousiaste... « Ce n'est pas un tableau, écrit-il au peintre, c'est une épopée ! »

A ce concert de louanges, la critique française apporta quelques restrictions, lorsqu'en 1834 Brullov y exposa sa fameuse toile. Après avoir rendu hommage à la vivacité de son imagination, au mouvement de la composition et relevé l'heureuse exécution de quelques figures, le critique remarque que tous ces Pompéiens ont l'air d'« une troupe d'acteurs surpris en scène par l'incendie et qui se sauvent à qui mieux mieux. »

Ces réserves ne refroidirent pas l'engouement que *Les Derniers jours de Pompéï* excitèrent en Russie. Brullov y fut presque divinisé, on crut de bonne foi que la peinture historique n'avait encore rien donné de comparable. Brullov lui-même en fut convaincu, tant d'éloges lui avaient tourné la tête, et, vers la fin de ses jours, il s'imaginait être l'égal des plus grands; il conçut l'ambition de donner un

LEMOCH (C. V.) (1841-1909). — *La tonte d'une brebis,* 1889

VERESCHAGUINE (V. V.) (1842-1904). — *Deux bons compères*

LEMOCH (C. V.) (1841-1909). — *Une réprimande,* 1874

pendant au *Jugement dernier,* de la chapelle Sixtine, mais il n'alla pas plus loin que l'esquisse de ce tableau, qu'il avait l'intention d'intituler, *Le Temps qui détruit tout.*

Qu'il traite des sujets mythologiques, historiques ou religieux, tels que *Le Siège de Pskov, Diane et Endymion, La Rentrée de Pie IX à Rome* (1849), *L'Assomption de la Vierge, Le Christ au tombeau,* ses toiles offrent une tonalité uniforme et les qualités et les défauts que nous avons déjà signalés. Excellent dessinateur, Brullov est très faible dans ses tableaux de genre, soit qu'il évoque *Le Rêve de la grand'mère et de la petite-fille* ou *La Mère réveillée par les cris de son enfant.*

On a beaucoup goûté ses nombreuses *Italienne, Grecque, Turque,* correctement exécutées selon les règles de l'esthétique académique mais sans qu'il ait pénétré l'âme féminine dans ses nuances nationales.

Le meilleur de l'œuvre de Brullov, ce qui reste et restera toujours, ce en quoi il s'affirme grand peintre et cesse d'être théâtral, c'est le portrait! Là, il prend la nature sur le vif et la perfection de son dessin et le charme de son coloris le servent merveilleusement. Rien de plus varié, de plus individuel que ses portraits, parmi lesquels il faut citer ceux du prince Golitzine, d'une femme âgée, *Mme Tittoni,* de *Koukolnik,* un auteur dramatique russe, de *Kikine,* de l'architecte *Bolotoff,* et de tant d'autres qui mériteraient une mention, sans oublier son remarquable auto-portrait.

PRIANICHNIKOV (I. M.) (1840-1894). — *Après une journée de travail,* 1893

Les dessins et les tableaux de Brullov abondent dans la Galerie Tsvetkoff où on peut apprendre à le connaître sous tous les aspects de son talent si varié.

Le visiteur s'arrêtera longtemps devant le dessin du *Dernier soupir de Jésus,* saisi par la sobre beauté des formes du crucifié, la vérité de l'expression et les effets de lumière et d'ombre. Il remarquera de même non seulement le portrait de Bolotov, mais une très remarquable aquarelle d'une fillette, *Mlle Kikine,* le portrait à l'huile de l'architecte Lopyrevski, de la comédienne Semenova, dont on admire la pose heureuse, l'éclairage et le coloris hardis.

Peut-être leur préférera-t-il le portrait d'un *Inconnu* ou celui de Serge Tourguenev (le père du romancier), enfin celui de Lomonosov, ambassadeur de Russie en Espagne, auquel Brullov travailla à Madère, en 1849, déjà épuisé par la maladie qui devait l'emporter.

Il serait téméraire de prétendre donner dans ce bref aperçu une idée complète de la peinture russe. Je suis tenu d'être succinct, je ne peux donc dire que deux mots de BRUNI (1795-1815), peintre à la fois mystique et païen, dont on peut pressentir l'œuvre par son *Réveil des Grâces* que présente la Galerie Tsvetkoff — des Amours roses

voltigent sur le fond bleu du ciel et réveillent les Grâces — et un dessin, *La Vierge et l'Enfant,* assez académique, et qui frappe surtout par l'absence totale de sentiment religieux.

ORLOVSKI (1777-1832) attire l'attention par ses esquisses de cavaliers khirghizes, de révolutionnaires polonais combattant dans la forêt, et par son portrait d'*Un vieux Polonais* et d'un *Officier polonais,* œuvres hardies pour l'époque.

Du génial peintre qu'est ALEXANDRE IVANOV (1806-1858), la galerie Tsvetkoff ne possède rien et pour cause, car en dehors de ses esquisses pour illustrer l'Evangile, ce grand artiste n'a laissé que son *Apparition du Christ au Peuple,* auquel il a travaillé trente ans. Même durant sa vie, il n'a jamais connu la joie qu'aurait dû lui assurer son original talent, et son existence fut un long martyre, bien que son nom grandisse sans cesse et occupe une place prépondérante dans l'histoire de la peinture russe.

Ivan Tourguénev qui l'a connu et vivement goûté, a laissé sur son œuvre une appréciation qui mérite d'être citée :

« Ivanov n'est pas au nombre des peintres créateurs, harmoniques et indépendants; son talent est faible et vacillant, ainsi que peut s'en convaincre quiconque étudiera ses œuvres sans parti-pris. Il y trouvera un peu de tout, un amour prodigieux du travail, une tendance à l'idéal, de la pensée, tout, sauf la puissance créatrice.

« Il a été victime de la loi fatale qui poursuit encore maintenant l'art russe et qui consiste dans la division des facultés qui forment le talent. S'il avait eu celui de Brullov ou si ce dernier avait eu le cœur et l'âme d'Ivanov, de quelles œuvres admirables n'aurions-nous pas été dotés?

« L'un d'eux avait reçu le don d'exprimer tout ce qu'il voulait, mais il n'avait rien à dire. L'autre avait beaucoup à dire, mais sa langue bégayait. Brullov brossait des toiles à effet, dénuées de poésie, sans fond. Ivanov s'efforçait d'exprimer une pensée nouvelle, vivace, qu'il avait profondément ressentie, mais dont l'exécution était inégale, approximative, sans vie. L'un, s'il est permis de s'exprimer ainsi, présentait véridiquement le mensonge, l'autre présentait la vérité faiblement, pas comme elle est.

« On raconte qu'Ivanov a copié trente fois la tête de l'Apollon du Belvédère et autant de fois celle d'un Christ byzantin, qu'il avait découvert à Palerme, puis, en les rapprochant l'une de l'autre, il réussit à peindre la tête de son Saint Jean-Baptiste. Ce n'est pas ainsi que créent les véritables artistes.

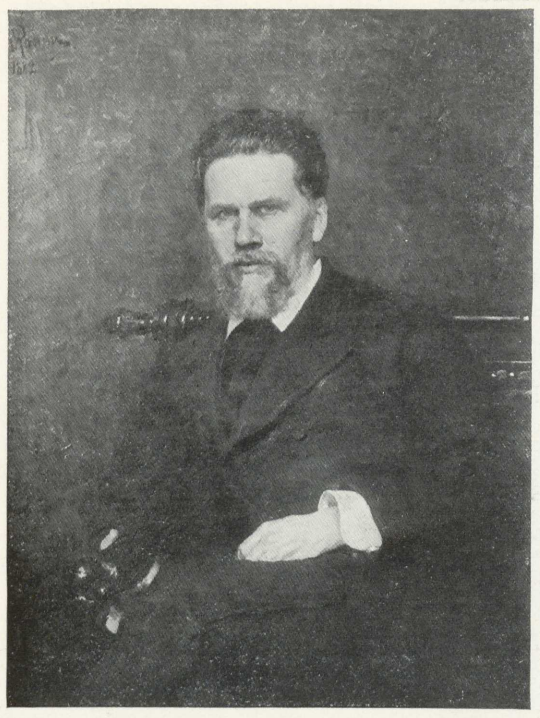
« Pourtant s'il fallait choisir entre les deux peintres, mieux, mille fois mieux vaut la méthode d'Ivanov. La pensée possède sa force propre, elle pénètre et rayonne, lors même que l'exécution n'est point parfaite, surtout quand l'artiste se livre à elle avec un abandon aussi sincère que l'a fait Ivanov. Un jeune talent qui se laisserait séduire par les procédés de Brullov, serait un artiste perdu. Celui qui saisirait et s'attacherait à rendre la flamme intérieure que recèle l'œuvre d'Ivanov, peut, si la nature ne lui a pas refusé ses dons, développer son talent. Ivanov, qui était un travailleur inlassable, est tombé en martyr à mi-chemin, son disciple, à la condition d'être doué, marchera sur la route déjà frayée par le maître et ira loin...

KOUINDJI (A. I.) (1842-1910). — *La Forêt,* 1878

MAXIMOV (V. M.), né en 1844. — *L'Essayage d'une chasuble,* 1878

MAXIMOV (V. M.), né en 1844. — *Rien que le passé,* 1888

« Ivanov, nature foncièrement russe, est plus près des jeunes cœurs russes que les grands maîtres de l'Occident. Ce peintre idéaliste, doublé d'un penseur, a encore le rare mérite de susciter le goût des grandes œuvres, d'éveiller sans cesse la pensée, d'empêcher l'artiste de se contenter facilement. Il force ses élèves à poursuivre un idéal élevé, à tenter des



RÉPINE (J. E.), né en 1844
Portrait du peintre J. N. Kramskoï, 1882

œuvres nobles et belles et à ne pas se laisser aller à ces habiletés, à ces trucs et autres ingénieux passe-temps techniques, dont les disciples de Brullov sont si fiers. A ce point de vue, les défauts d'Ivanov servent mieux l'Art vrai, que maintes toiles fameuses qui plaisent par des artifices. »

On verra plus loin comment l'appréciation de Tourguenev a été ratifiée par la nouvelle génération, et quelle impulsion l'exemple d'Ivanov a donnée à la peinture russe.

LEBEDEV (1812-1837) n'avait que 25 ans lorsque le choléra l'enleva, à Naples, et pourtant dans sa brève carrière, il a enrichi la peinture russe de savoureux paysages.

Il fouille la nature et lui arrache le secret de sa beauté, à force d'être vrai, comme on peut le voir par son *Paysage*, qu'animent des vaches et que nous reproduisons ici. La galerie Tsvetkoff possède une très belle collection de ses dessins et aquarelles.

L'immense succès qu'obtint le genre théâtral, introduit par Brullov et Bruni, détourna pour un certain temps les peintres russes de leur vraie voie, celle que Venetzianov leur avait indiquée. Ils y rentrèrent avec éclat à la suite de FEDOTOV (1815-1852) qui occupe dans la peinture le même rang que Gogol dans la littérature, et dont l'influence dominera longtemps toute l'école russe.

Il naquit en 1815, dans une famille militaire, sans fortune, et grandit en pleine liberté. Né observateur et très impressionnable, « il emmagasina » selon son expression, dans son enfance, l'étonnante variété de types dont il peupla plus tard ses tableaux.

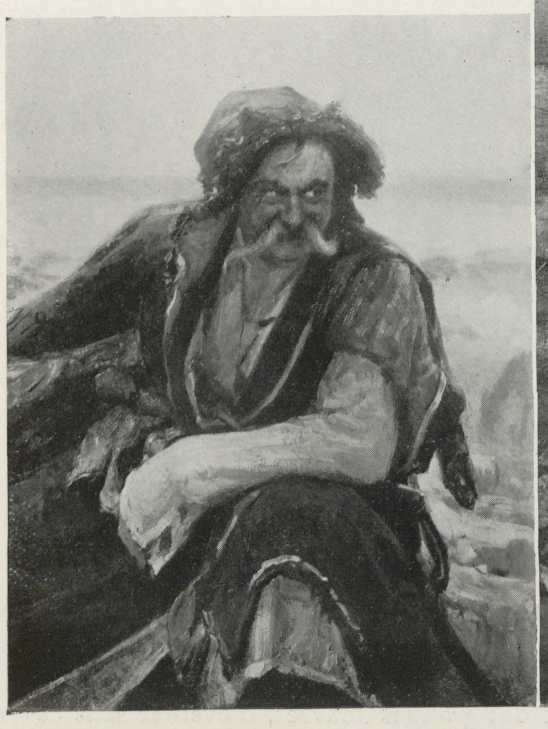
A l'âge de dix ans, il fut envoyé à l'école des cadets, dont il sortit pour entrer dans la garde, en qualité de sous-officier.

Il tâta de la grande vie, mais comprit bien vite qu'avec ses ressources modestes, il n'irait pas loin. Fedotov dès lors vécut à l'écart et se mit à dessiner, employant ses loisirs à visiter l'Ermitage. Comme Venetzianov, il fut conquis par les maîtres flamands et hollandais et surtout par Téniers.

RÉPINE (J. E.), né en 1844
Une blonde, 1898

Bien qu'il avançât rapidement dans le service, il ne tarda pas à comprendre de quel côté l'entrainait sa vocation, et il quitta l'armée pour se vouer exclusivement à l'art. Il exécuta sur la commande du grand-duc héritier, deux tableaux militaires et pensa un moment se spécialiser dans ce genre. Mais le goût de la société russe s'était modifié ; on ne voulait plus de la peinture militaire ; la lutte s'était transportée sur un autre terrain ; c'était l'époque où Gogol venait de donner *Le Reviseur* et les *Ames Mortes* et l'on demandait au peintre de traiter des sujets empruntés à la vie russe, dans une note satirique, ou d'assurer le simple plaisir des yeux que procurait la peinture à effet du fameux *Pompéï*.

Fedotov était admirablement préparé pour donner satisfaction à ce vœu des amateurs de peinture en Russie ; son tempérament d'artiste l'inclinait vers ce genre, comme le montrent surabondamment ses deux toiles : *La première décoration du fonctionnaire* et *La Fiancée difficile*. Le public les accueillit avec enthousiasme et, ce qui est plus surprenant, Brullov lui-même et les académi-



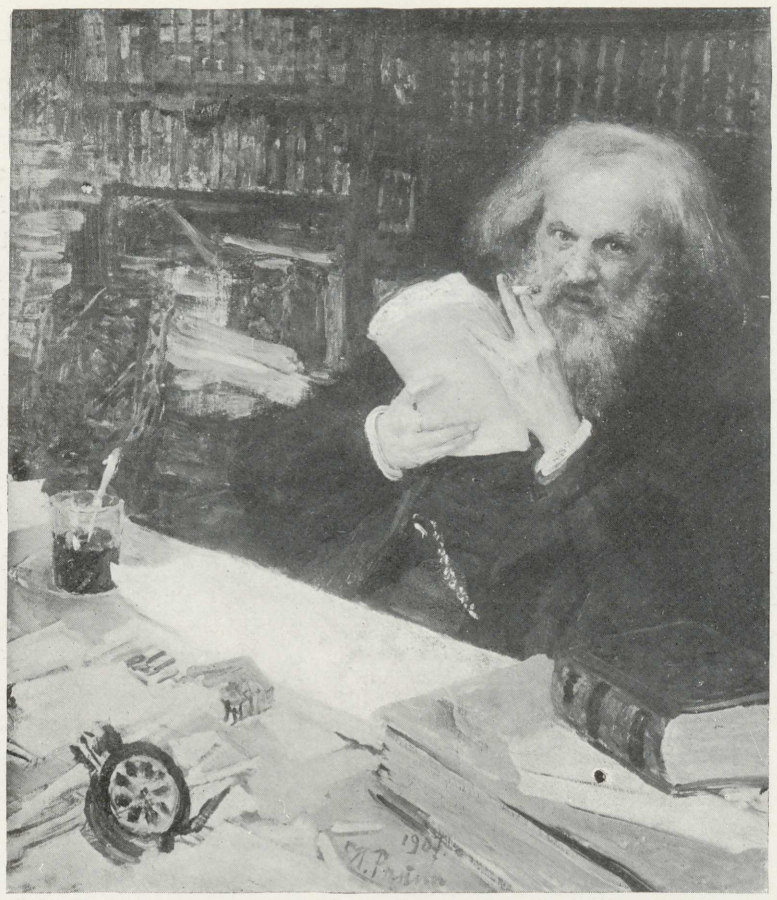
RÉPINE (J. E.), né en 1844
Gaydamach (cosaque d'au delà des catadoupes du Dnièper), 1902

POLÉNOV (V. D.), né en 1844
Conteur de chants épiques, Nicétas Bogdanoff, 1876

RAZMARITZINE (A. P.), né en 1844
Soldat en retraite, gardien, 1885

ciens encouragèrent Fedotov à persévérer dans cette voie, sans se douter qu'ils condamnaient ainsi leur propre enseignement et s'exposaient à voir sous peu la faveur publique se détourner d'eux.

Fedotov donna d'abord des sépias et des aquarelles ; on a vivement apprécié dans ce genre : *La maladie et la mort du petit chien Fidelka* où il ridiculise l'exagération de l'amour des bêtes, son *Magasin de Modes* et *La vieillesse de l'artiste dépourvu de talent.* Il remporta un succès éclatant avec un tableau de genre : *Les Fiançailles du Lieutenant.* Conformément aux usages de la bourgeoisie russe, une entremetteuse de mariage introduit un lieutenant dans la maison d'un riche marchand, qui est fier de donner sa fille à un officier ; mais la pauvrette s'arrache des mains de sa mère et cherche à s'échapper. La facture de cette œuvre est superbe, la lumière, savamment distribuée, éclaire en plein le lieutenant derrière la porte ouverte et se joue dans la robe blanche de la fiancée récalcitrante. Cet effet et les détails du petit souper dans : *La première décoration du fonctionnaire,* sont dignes des plus grands maîtres hollandais.



RÉPINE (I. E.), née en 1844
Portrait du célèbre chimiste D. J. Mendeléev, 1907

Vers la fin de sa vie, Fedotov change de manière; il abandonne l'art tendancieux et se préoccupe uniquement de rendre la nature telle qu'il la voit et la sent. A cette phase de maturité de son talent appartient *La Jeune veuve,* œuvre forte, soignée dans tous ses détails, où l'on apprécie à la fois la fermeté du dessin, qui rend avec tant de relief la figure de la veuve et les ombres discrètes du crépuscule qui envahissent la chambre et l'assombrissent graduellement, enveloppant comme d'un voile de tristesse la jeune femme. Elle dit un dernier adieu aux objets qui lui rappellent son bonheur, et que le marteau du commissaire-priseur va disperser... Ce tableau est plein d'émotion, sans verser un seul instant dans la sentimentalité.

Fedotov n'était pas moins bon portraitiste, ainsi que nous en pouvons juger par l'aquarelle que possède la galerie Tsvetkoff, où le peintre se représente lui-même à la promenade avec son père et sa mère. M. Tsvetkoff a groupé plusieurs études de Fedotov, dont l'une, à l'huile, *La Vie de la caserne,* des esquisses au crayon de *La Jeune veuve* et du *Mariage du lieutenant* et un grand nombre de caricatures, accompagnées de légendes.

Cette énumération est loin d'épuiser la longue liste des productions de Fedotov, et pourtant ce peintre, très apprécié, à qui le public faisait des ovations, et dont la gloire est incontes-

SAVITZKY (K. A.) (1844-1905). — *Réception d'une image sainte vénérée,* 1893

SAVITZKY (K. A.) (1844-1905). — *Brigands du Volga*, 1874

table, ne gagnait pas avec son pinceau de quoi subvenir à son entretien, bien qu'il vécut plus que modestement. Ce travail acharné, au milieu de perpétuels soucis pécuniaires, finit par altérer sa raison, et il mourut dans la misère, fou, relégué au fond d'une cave, abandonné de tous ceux qui s'exclamaient d'admiration devant ses œuvres.

SVERTCHKOV (1817-1898) s'est complu à fixer l'image du cheval russe, l'humble compagnon de labour du moujik, et les vaillants et fougueux trotteurs de *tarantass*.

KOVALEWSKY (1843-1903), de même, s'est signalé par sa prédilection pour le cheval russe, ainsi que nous le voyons par une *Troïka dans les seigles*, que nous reproduisons en couleurs.

A la même époque appartient KRENDOWSKI, dont nous reproduisons *Le Départ pour la chasse*.

NEVREV (1830-1904) s'efforce d'imiter Fedotov dans ses tableaux de genre, sans beaucoup de succès; il est plus heureux dans ses tentatives de peinture historique et surtout dans une toile intitulée *Les Derniers moments du Métropolitain Philippe* (1900) que nous reproduisons ici.

Nicolas GAY (1831-1894) débuta avec éclat; sa *Sainte-Cène et le départ de Judas* fut aussitôt remarqué et lui valut d'emblée d'être nommé professeur à l'Académie des Beaux-Arts.

Il s'est distingué principalement par des scènes tirées de l'Évangile, bien qu'il se soit essayé en outre dans le portrait et d'autres genres. Il resta longtemps un fervent admirateur de Renan, puis il entra en relations avec Léon Tolstoï et quitta son premier maître pour devenir le disciple zélé du second. Ses doctrines se reflètent dans ses œuvres. Il fut le peintre préféré de l'apôtre de *Yasnaïa Poliana*, qui estimait que Gay possédait toutes les qualités nécessaires pour exprimer « au moyen de son pinceau les simples vérités du christianisme, accessibles à tous et dont l'humanité a besoin. » Cette tendance fait des tableaux de Gay des sortes d'illustrations des écrits religieux de Tolstoï bien plus que des œuvres d'art indépendantes, ayant une originalité propre.

Il a laissé de bons portraits de Herzen et de Tolstoï et quelques tableaux historiques tels que : *Pierre le Grand et son fils, Catherine II devant le tombeau de l'impératrice Elisabeth* et *Pouchkine dans ses terres de Mikhaïlovskoe*. Le poète lit des vers à un ami attentif, tandis qu'au fond de la chambre, sa niania écoute, ravie, car elle reconnaît les contes naïfs dont elle a bercé son enfance, sertis, comme des joyaux, dans des rimes d'or.

En 1870, Gay eut envie d'exposer un de ses tableaux en Amérique. Tolstoï consulta des amis de New-York à ce propos et détourna l'artiste de ce projet : « Harrison, écrit-il à Gay, me fait savoir qu'il pense que votre tableau n'aura probablement pas de succès, car le fiasco de l'Exposition de Veretchaguine a démodé les Russes... La réclame est tout, partout, mais principalement en Amérique. Four ou succès indiquent simplement qu'on a fait de la réclame avec plus ou moins d'habileté ! »

Deux grands artistes, CHICHKINE (1831-1898) et KLODT (1832-1892) ont donné une puissante impulsion au développement du paysage en Russie et préparèrent la voie au regretté maître Lévitan, enlevé prématurément, mais qui a su pendant sa brève existence élever l'école russe de paysage au niveau des meilleurs maîtres étrangers. Chichkine a subi l'influence des écoles allemande et suisse, ses forêts parfaites par l'éclairage et la touche d'un coloris un peu terne, impressionnent toujours vivement mais pourraient appartenir à la Suisse ou aux environs de Dusseldorf tout aussi bien qu'à la Russie. Par contre les eaux-fortes et les études à l'huile de Chichkine sont d'excellents apports à l'art russe, le pays natal y est étudié avec un réalisme de bon aloi et une rare pénétration. Ses toiles les plus estimées sont : *La Forêt Korabelnaia, Bois de sapins, Le Seigle, Les derniers beaux jours.*

C'est un peintre sylvestre de premier ordre, un fin connais-

MAKOVSKY (V. G.), né en 1846. — *Une partie de cartes*, 1881

MAKOVSKY (V. G.), né en 1846
Prières au village pendant la semaine de Pâques, 1886

P. O. KOVALEWSKY (1843-1903) TROÏKA DANS LES SEIGLES (GALERIE TSVETKOFF, MOSCOU)

seur d'essences, pour qui, en particulier, le pin et le sapin n'ont pas de secret. Il exprime avec tant de vérité et de naturel les divers aspects de la forêt, que ses admirateurs assurent qu'en regardant ses paysages ils respirent le parfum des framboisiers et les arômes subtils du goudron.

Le Labour de KLODT que nous reproduisons ici est une des meilleures toiles de ce paysagiste, qui commença par imiter Calame. On reconnaît cette influence surtout dans *Une vue de l'île de Valaam,* qui lui a valu sa nomination de professeur à l'Académie des Beaux-Arts.

On peut admirer dans la galerie de Tsvetkoff son *Coucher de Soleil,* empreint de beaucoup de poésie.

BASILE PÉROV (1833-1882), fut un des plus célèbres élèves de Fedotov. On ne peut d'ailleurs mieux caractériser son talent, qu'il ne l'a fait lui-même dans une lettre qu'il adressa au conseil de l'Académie des Beaux-Arts, à Saint-Pétersbourg.

Envoyé à Paris pour se perfectionner dans son art, Pérov y passa deux ans sans s'y plaire. Les trésors artistiques qu'il y trouvait ne répondaient pas à son tempérament d'artiste, qui le portait vers la peinture de genre, et il implora l'autorisation de revenir dans sa patrie.

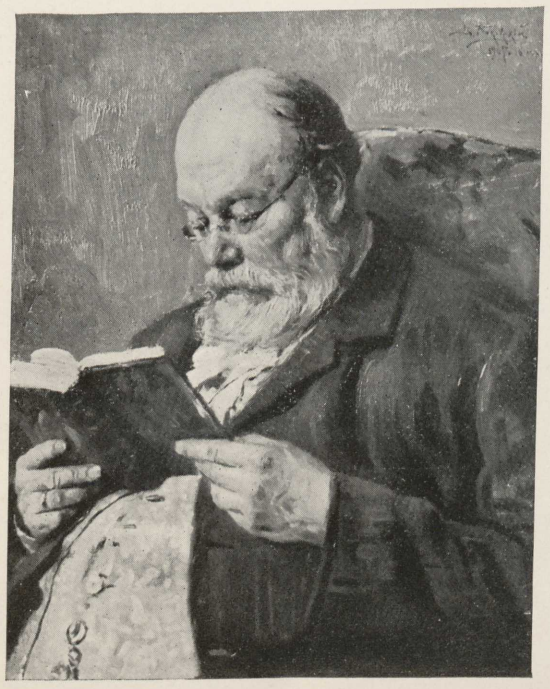
« Je prends la liberté de demander au conseil la permission de rentrer en Russie. Voici deux ans que je suis à l'étranger, et malgré tout mon désir, je n'ai pas réussi à peindre un seul tableau qui me satisfasse. (Il avait ébauché : *Une fête dans les environs de Paris* et *Le Vendeur de chansons*). L'ignorance où je suis du caractère et des mœurs du peuple français m'empêche d'achever aucune de mes ébauches. Enfin, je trouve beaucoup moins utile de consacrer plusieurs années de ma vie à l'étude d'un pays étranger, que de puiser parmi les sujets que nos villes et nos villages m'offrent en abondance. J'ai en vue plusieurs aspects de la vie russe, que je retracerai avec amour et beaucoup plus de succès, je l'espère, que ceux d'un peuple que je connais si peu ». Le Conseil académique entra dans ses vues et lui donna l'autorisation qu'il sollicitait.

Enfant illégitime du baron Kridener, qui l'éleva comme son fils, sans avoir la possibilité de lui donner son nom, il montra de très bonne heure le goût du dessin et prit des leçons à droite et à gauche, sans méthode.

A l'âge de 16 ans, il fit un tableau, le *Crucifiement,* qui orne encore maintenant l'église du village où il résidait alors. Un jeune serf lui servit volontairement de modèle, restant des heures entières, tout nu, au milieu du salon, attaché à une croix, les chevilles et les poignets passés dans des anneaux.

Pérov ne commença à travailler sé-

MAKOVSKY (V. G.), né en 1846
Portrait de M. J. E. Tsvetkoff, fondateur de la Galerie, 1890



MAKOVSKY (V. G.), né en 1846
Portrait de M. J. J. Yanjoul,
de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1907

YAROCHENKO (N. A.) (1876-1898)
Portrait d'homme, 1878

rieusement qu'à l'*École de peinture et de Sculpture* de Moscou, où régnait la méthode de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. Brullov en était l'idole. Pérov, sans se soucier des exemples que lui donnaient ses maîtres, suivait son penchant.

Admirateur passionné du poète Nekrassov, le chantre des souffrances et des aspirations du peuple, il résolut d'être le Nekrassov de la peinture, de mettre crayon et brosse au service des revendications sociales. C'est-à-dire qu'il n'était point partisan de l'art pour l'art, et ne faisait aucune différence entre les moyens dont dispose la littérature et ceux qui sont propres à la peinture. Tourguénev, qui se plaçait au point de vue de l'esthétique pure, déclarait que « la poésie n'a jamais effleuré Nekrassov », et plus d'un critique soutiendra de même que l'art n'a jamais effleuré Pérov. Cela n'a pas empêché Nekrassov d'être un grand poète et Pérov un grand peintre. Le génie, comme le vent, souffle où il veut, et emporte dans son cours impétueux les barrières artificielles que la rhétorique lui impose...

KIVCHENKO (A. D.) (1851-1895). — *La Chasse au lévrier*, 1890

Pérov désigne ses tableaux par des titres qui sont par eux-mêmes un programme de revendications, tels sont : *Le Sermon au Village, Une Procession à Pâques,* qui pourraient servir d'illustration à la célèbre nouvelle de Tchekhov, *Les Moujiks,* ou encore *Le Thé du moine.* Dans *La Troïka,* au lieu de trois chevaux attelés à un traîneau, ce sont trois pauvres petits apprentis qui traînent un tonneau d'eau, et enfin *L'arrivée de l'Institutrice dans la famille d'un marchand de Moscou,* fait pressentir tous les déboires qui l'attendent. Heureusement, Pérov ne s'est pas confiné dans l'art tendanciel, il a donné aussi des tableaux de genre, sans arrière-pensée de propagande, comme *L'Oiseleur,* qui plaît fort au public, *Les Chasseurs au repos, L'Hospitalité au Passant,* que nous reproduisons ici.

Lorsqu'il s'essayait dans des tableaux historiques, il se plaisait à reproduire les événements les plus tragiques de la vie du peuple russe, ainsi son saisissant tableau, *Pougatchev,* où il représente le terrible cosaque révolté, se disposant à juger sommairement les seigneurs du village dont il vient de s'emparer. Pérov évoque avec *Nikita,* un douloureux épisode de la lutte religieuse, que la secte des raskolniki soutient depuis des siècles contre l'orthodoxie.

Il a laissé un grand nombre de portraits, nous citerons, parmi les plus remarquables, celui de Dostoiewski, où il pénètre profondément, sous ses faces multiples, le génie cruel de l'auteur des *Frères Karamazov.*

Ostrovski ne l'a pas moins heureusement inspiré, car Pérov avait plus d'un trait de ressemblance avec le célèbre comique russe.

Dans ses portraits comme dans ses tableaux, ce peintre ne se distingue, ni par l'éclat des couleurs, ni par la correction du dessin, mais par une intensité de vie qui fait qu'on lui pardonne tous ses défauts.

KORSOUKHINE (1835-1894), dont nous reproduisons *Le Retour d'un Soldat après la guerre,* a cultivé de préférence le tableau de genre, où il retrace des actes de la vie journalière des moujiks.

Ivan Nicolaévitch KRAMSKOÏ (1837-1887) est, si possible, un peintre encore plus résolument russe que ne l'était Pérov. Il rompit définitivement avec la formule de l'Académie, et fit appel à la bonne volonté des jeunes peintres pour fonder un *artel* (communauté) d'artistes où, selon sa propre définition : « il serait loisible de vivre de sa propre vie, car il est temps que

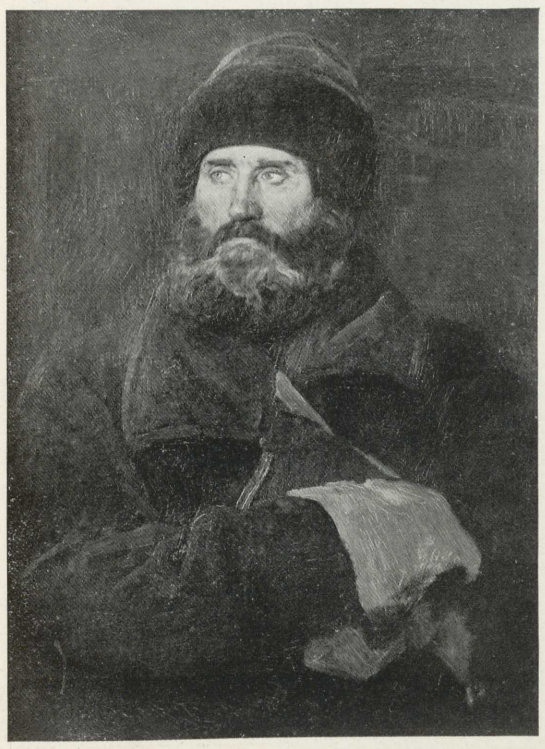
LÉBÉDEV (C. V.), né en 1852. — *Deux Amies,* 1899

LÉBÉDEV (C. V.), né en 1852. — *Un Boyard en disgrâce* 1900

l'artiste russe se tienne d'aplomb sur ses pieds ; il est temps de rejeter les lisières de l'étranger ; grâce à Dieu, nous avons déjà de la barbe au menton, pourquoi marchons-nous toujours en tenant la robe de nos nourrices italiennes? Il est temps de penser à créer une école russe ! »

Kramskoï passa son enfance dans la pauvreté et les difficultés. A peine eut-il quelques notions de dessin, qu'il dut les utiliser pour gagner sa vie. Il fut mis en apprentissage chez un photographe et y resta en qualité de retoucheur jusqu'à son entrée à l'Académie des Beaux-Arts.

VASNETZOV (V. M.), né en 1848. — *Les Joueurs de psaltérion,* 1899



VASNETZOV (V. M.), né en 1848
Un Paysan du gouvernement de Vladimir, 1883

En 1863, il devait terminer ses études et concourir pour la médaille d'or, qui conférait à l'élève primé une bourse pour passer six ans à l'étranger en qualité de pensionnaire de l'Académie. Jusque là, malgré la tendance classique de cette institution, l'école russe avait réussi à l'envahir et même à décrocher des médailles pour des tableaux de genre, tels que *Le premier tchin,* de Pérov, *La Pâque du Mendiant,* de Jacoby, *Le Retour du Moujik ivre,* de Korsoukhine... Et voici qu'en 1863 l'Académie résolut de contrecarrer ce mouvement d'indépendance et d'entraver la liberté d'inspiration des élèves en imposant un thème unique à ceux qui voulaient concourir pour la médaille d'or.

Alors quatorze élèves, Kramskoï à leur tête, présentèrent au conseil d'Académie une requête pour demander qu'on leur laissât le libre choix du sujet de concours. Le conseil ne daigna même pas honorer cette pétition d'une réponse. Le jour de l'ouverture du concours, les élèves furent introduits en présence du conseil d'Académie. Kramskoï raconte dans ses souvenirs cette mémorable séance : « Le vice-recteur se leva de sa place et lut d'une voix plutôt basse et indistincte : « Le Conseil de l'Académie Impériale des Beaux-Arts a choisi le sujet du concours parmi les sagas scandinaves ; le voici : *Une Fête au Walhalla.* Sur le trône est assis le dieu Odin, entouré des dieux et des héros ; un corbeau est posé sur chacune de ses épaules; sur le firmament, vu à travers les arcades du palais, on distingue, au milieu des nuages, la lune que poursuivent des loups », etc., etc.

Lorsque le vice-recteur eut fini l'analyse du sujet, il ajouta : « Notre honoré recteur va vous démontrer toute la grandeur et la richesse du sujet qu'on vous impose, et comme il est propre à fournir à un peintre de talent l'occasion de déployer son génie ! »

SOURIKOV (V. J.), né en 1848
Un Pèlerin, 1885

Quelle ne fut pas la stupeur du conseil, lorsque un élève délégué vint au nom de ses camarades déclarer que d'un commun accord, ils renonçaient tous à concourir et étaient décidés à sortir de l'Académie.

Tous tinrent parole et Kramskoï déclara plus tard à ses amis : « que ce jour est le seul de sa vie où il a le sentiment de s'être conduit vraiment en honnête homme, et il s'en souvient avec une joie pure et sincère. »

A ce coup d'état, les jeunes peintres ne perdaient pas seulement la chance de gagner la médaille, mais l'atelier que l'Académie mettait à leur disposition, où ils vivaient et même, fréquemment hébergeaient un ami dans la peine. Pauvres,

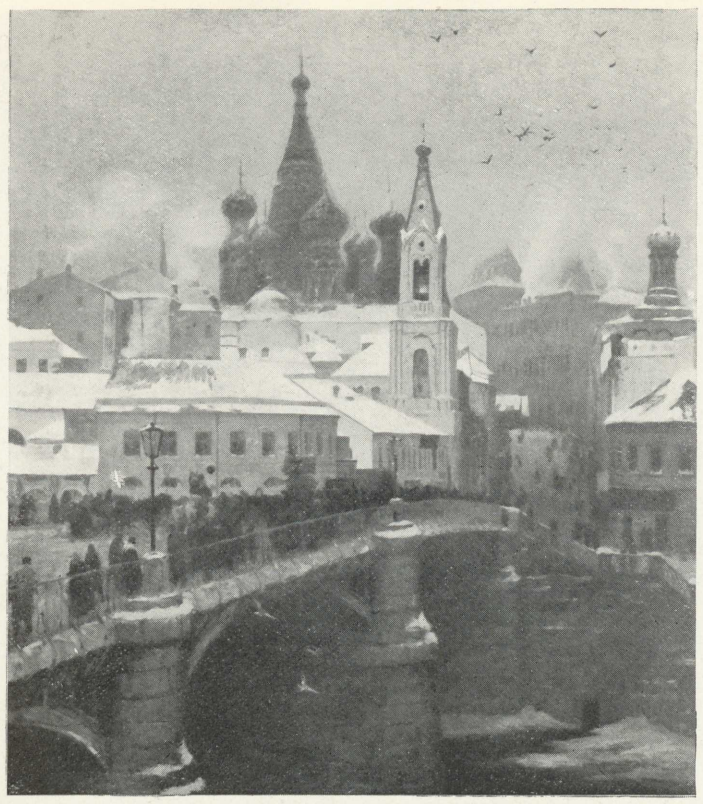
VASSILIEV (Th. A.) (1850-1873). — *L'Été,* 1870

ils l'étaient presque tous, ce qui les décida à se grouper en une sorte d'*artel,* à l'exemple des communautés d'ouvriers, où ils demeuraient ensemble et recevaient les commandes de portraits, d'icones, de copies de tableaux célèbres, d'illustrations de livres et de journaux.

Kramskoï fut nommé le *starchina* (chef) de cette communauté d'artistes et Mme Kramskoï chargée de la direction de ce grand ménage, qui comprenait aussi les familles de plusieurs peintres mariés. Energique et entreprenant, Kramskoï trouva des commandes pour lui et ses camarades. Il réussit à recruter un grand nombre de jeunes élèves, sur lesquels il exerça une salutaire influence.

Ce bel exemple de solidarité artistique ne devait pas durer longtemps, — la nature humaine est ainsi faite. — Kramskoï apprit qu'un membre de l'*artel* avait consenti à se charger d'une mission que l'Académie lui avait confiée. Il estima qu'un membre de l'*artel* ne devait rien accepter de l'Académie et demanda à la communauté d'infliger un blâme au transfuge. Le blâme ne fut pas prononcé, l'*artel* se disloquait. Kramskoï le comprit et demanda alors qu'on prononça contre lui l'exclusion. Ce fut la fin de l'*artel.*

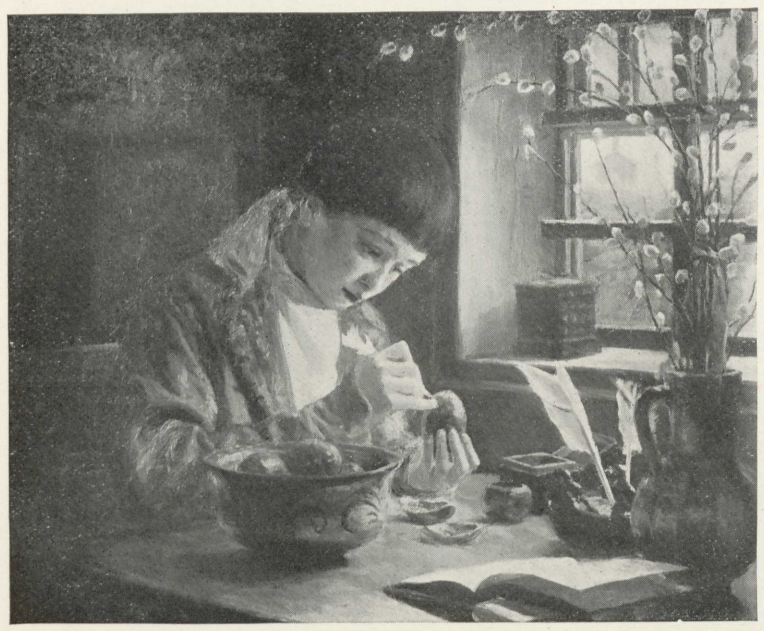
Sa brève existence a puissamment contribué au développement de la peinture indépendante, car il fut l'embryon de l'*Association des Salons ambulants,* dont firent partie, à côté de Kramskoï, Miasoïedov, Pérov, Makovski, Chichkine, Gay, Bogolioubov et beaucoup d'autres, presque tous les représentants de la peinture russe qui ont marqué. Ces salons ambulants initièrent au mouvement artistique en Russie non seulement les deux capitales, mais toutes les grandes et beaucoup de petites villes de province.



SVIETOSLAVSKY (S. J.), ne en 1857
Le pont Moscvorétsky, 1893

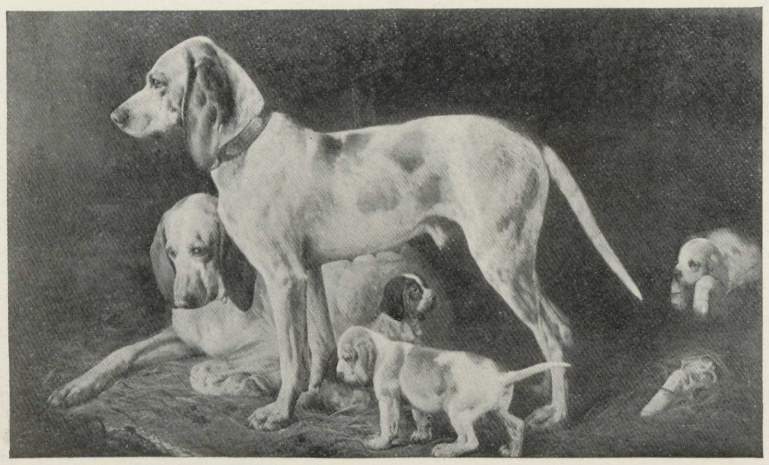
L'Association eut le bonheur de trouver un premier mécène en la personne de M. Tretiakov, qui la soutint par de continuels achats de tableaux. Il les utilisa plus tard pour fonder sa célèbre galerie. M. Tsvetkoff fut le second mécène et encore quelques amateurs surgirent. Ainsi soutenue, l'Association a pu se maintenir et remplir sa mission, qui consiste à développer en Russie le goût de la peinture et à faire accroître le nombre des connaisseurs. Kramskoï contribua plus que tout autre à ce résultat, mais son principal mérite restera d'avoir orienté résolument l'école russe vers un idéal qui lui est propre, qu'elle a puisé dans le sol fécond et si divers du vaste empire moscovite.

L'exposition du célèbre tableau d'Ivanov *l'Apparition du Christ,* lui révéla sa vocation. A partir de ce moment, il s'insurge contre la routine et veut, à l'exemple d'Ivanov, être un peintre russe. Mais penseur plus que dessinateur ou coloriste, sa toile *Le Christ au Désert* frappe beaucoup plus par les intentions originales qu'elle décèle, que par le mérite de l'exécution : « Oui, c'est vrai, écrivait-il en 1873, le Christ italien est beau, on peut même dire divin, mais il est un étranger pour moi, il est en dehors de notre temps et, selon moi, il est profané. Le meilleur des christs, celui du Titien, à Dresde, est quand même un aristocrate. Ce regard pénétrant, un peu rusé, ne pouvait pas appartenir à Celui dont l'amour est l'essence. Il me semble que le temps viendra où l'Art devra reviser ses valeurs... » On voit que Kramskoï a eu l'ambition de doter la peinture d'une nouvelle conception du Christ... Cette préoccupation l'honore,



MILORADOVITCH (S. D.), né en 1852
Le peintre d'œufs de Pâques, 1897

MILORADOVITCH (D.), né en 1852
Les brodeuses, 1898



GCRBOUNOV (A. C.), né en 1855. — " *Diane* " *et sa famille,* 1881

mais ses moyens l'ont trahi. Le Christ nouveau n'est pas encore créé.

L'accord entre l'idée et l'exécution est plus complet dans les tableaux de genre de Kramskoï. *La Douleur inconsolable,* celle d'une mère qui a perdu son enfant, traitée avec ampleur et simplicité, provoque une réelle émotion. Nous retrouvons la même largeur de touche dans *L'Inconnue, Une Paresseuse,* que nous reproduisons, et dans *Rêverie,* plus connue sous le nom de *Clair de lune,* d'un sentiment poétique intense : Une jeune femme, en blanc, assise au pied d'un arbre, rêve au clair de lune, toute enveloppée de lumière argentée.

Kramskoï n'a pas non plus négligé le portrait. Tour à tour l'acteur Samoïlov, le poète Nekrassov, le comte Léon Tolstoï, le philosophe Soloviev ont posé pour lui.

KASSATKINE (N. A.), né en 1859. — *Le bon grand-papa,* 1900

PRIANICHNIKOV (1840-1894) est bien connu en France. Il excelle d'abord dans le genre et s'est complu à peindre les mœurs de la bourgeoisie russe, qu'Ostrovski, à ce moment, rendait avec tant de verve sur la scène. Ensuite il cultiva l'anecdote, s'amusa à fixer l'instant fugitif, comme dans *Après une journée de travail,* que nous reproduisons, puis, vers la fin de sa vie, consacra ses efforts à des sujets plus sérieux et donna : *Une fête religieuse dans le Nord, La Marmite commune, Le Jour de la fête du village,* etc., etc... Sa facture, sans être brillante, est très animée et ne manque pas de verve.

LEMOCH (1841-1909) dans *Une Réprimande,* ou dans *La Tonte d'une brebis,* reste immuablement le peintre des grands et surtout des petits moujiks. Il en résulte une certaine monotonie, mais le document humain subsiste et garde sa valeur.

W. VERETCHAGUINE (1841-1904). Je n'ai pas à présenter aux Parisiens le célèbre peintre russe, qui a péri si tragiquement avec l'amiral Makarov. Qui ne se souvient de ses tapageuses expositions à Paris et dans toute l'Europe et des polémiques sans fin qu'ont suscité ses tableaux de bataille? Pour la première fois, on voyait sur la toile la guerre telle qu'elle est et le soldat pris sur le vif, non lorsqu'il parade, reluisant et pomponné, à la revue, mais pendant la mêlée.

Veretchaguine est le peintre de l'Orient, ses paysages inondés de lumière, aux couleurs éclatantes, gardent le reflet éblouissant des steppes ensoleillés de l'Asie, des cimes neigeuses du Caucase, des jardins de la Crimée.

On admire dans la galerie Tsvetkoff, *Les deux bons Compères,* que nous reproduisons ici, tableau de genre, où Veretchaguine évoque des scènes de la vie russe d'autrefois.

KOUINDJI (1841-1910), élève d'Aïvazowski, le maître dont tout Paris a pu admirer les incomparables marines, ne s'est pas confiné dans l'étude de la mer, mais s'est signalé parmi les paysagistes russes, par la vigueur et la fidélité de sa vision impressionniste de la nature et l'idéal de son coloris. Sa *Nuit sur le Dnieper, La Forêt, L'Orage,* lui ont valu le surnom glorieux de Manet russe.

Il fut incontestablement un excellent professeur, et ses élèves ont continué son œuvre en donnant beaucoup d'essor à l'école paysagiste russe.

W. MAXIMOV (1844), s'est appliqué principalement à peindre le paysan russe dans les divers actes de sa laborieuse existence, puis, dernièrement, comme diversion, il a pris pour sujet la famille des popes, *L'Essayage d'une Chasuble* ou les gestes des anciens seigneurs, *Tout est dans le Passé.*

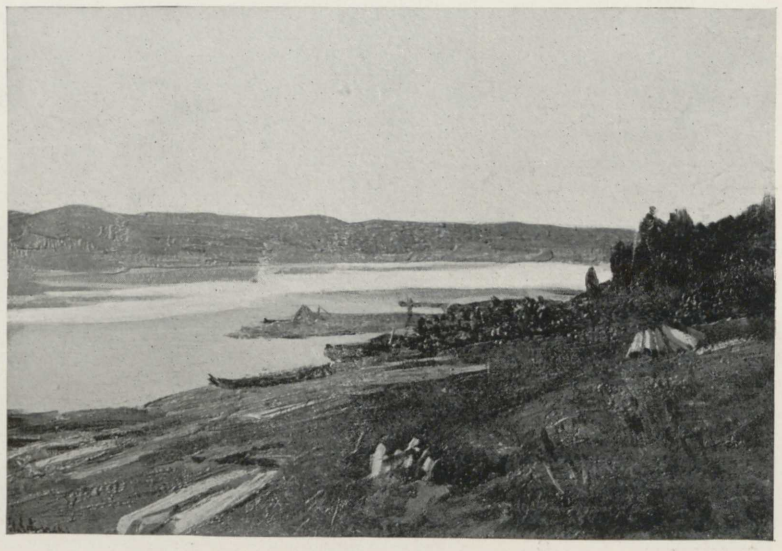
V. POLIENOV (1844), se distingue par ses études de la vie orientale, et une petite scène de genre très connue, *Le Jardin de Grand'mère.* Il contribue aussi à élargir le champ du paysagiste russe, en y apportant un heureux impressionnisme et beaucoup de vérité dans le coloris. Son *Conteur de chants épiques, Bogdanov,* que nous reproduisons, a beaucoup de caractère.

Nous donnons de même *Le Soldat en Retraite,* de M. RASMARITZINE (1844). L'invalide a reçu une place de gardien, et finit paisiblement ses jours entre son chien et ses poules.

ILIA EFIMOVITCH RÉPINE, né en 1844, est un de ces maîtres qui font époque. Ami intime de Kramskoï, il a en commun avec lui sa conception de l'art, mais le surpasse de beaucoup par le talent.

Peintre de génie, il s'en faut de peu qu'il ne mérite le nom

DOUBOVSKOI (N. N.), né en 1859. — *Le Printemps,* 1893



LEVITAN (J. J.) (1861-1900). — *La Volga près de Pless*

KOROVINE (C. A.), né en 1861
Portrait de N. D. Tchitchiagoff, 1902

de « Velasquez russe », que lui ont décerné ses admirateurs, mais que lui contestent quelques jeunes peintres intransigeants.

L'ensemble de son œuvre est grandiose et si l'on ne peut pas dire que chaque tableau, pris à part, est hors de pair, tous, par l'harmonie savante et naturelle en même temps de la composition, la sûreté du dessin, l'heureuse distribution de la lumière et l'éclat du coloris, portent la griffe d'un maître de premier ordre...

Sa gloire date de l'exposition de ses *Bourlaki* (les haleurs de chalands sur la Volga) où se manifeste déjà son art accompli d'exprimer par la ligne et la lumière la nature telle qu'il la voit.

Il est moins objectif dans ses deux *Processions Religieuses,* vigoureusement brossées, et où l'air chauffé à blanc par le soleil, qui enveloppe gens et choses, donne la sensation brûlante d'un jour d'été.

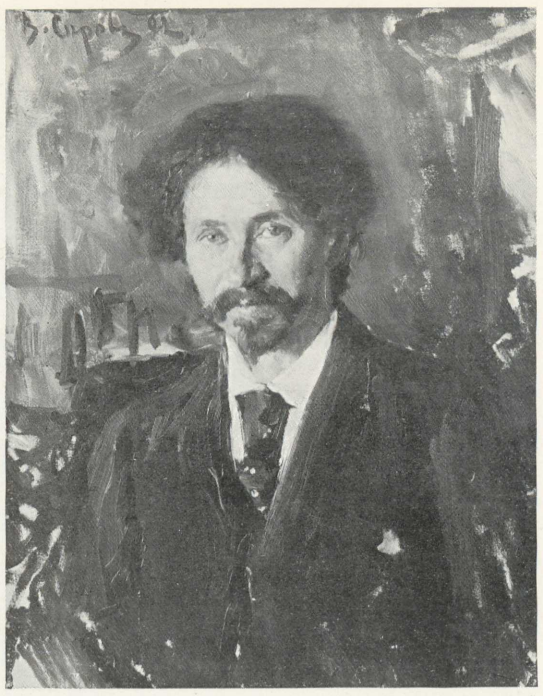
Quel relief et quelle puissance d'expression dans les *Zaporogues, L'Arrestation, Le Retour inattendu, Le Condamné à mort avant la confession, Le Duel,* qui ont affirmé de plus en plus la maîtrise incomparable de Répine!

Dans ses toiles historiques, *Ivan le Terrible et son Fils, Saint Nicolas,* la splendeur du coloris rachète l'ordonnance un peu théâtrale des groupes.

A l'exemple d'Ivanov et de Kramskoï, M. Répine a donné *Une Tentation du Christ* et *Suis-moi, Satan!* tableaux religieux, où le Christ est représenté conformément à la conception russe, mais sans épuiser le sujet, et qui laisse aux disciples de M. Répine, le soin de mettre au monde le chef-d'œuvre en ce genre, jusqu'ici vainement attendu en Russie.

La galerie Tsvetkoff s'est enrichie d'un grand nombre de toiles de M. Répine, entre autres de plusieurs portraits, genre où le maître compte peu d'égaux. Nous reproduisons ceux du peintre Kramskoï, du renommé chimiste Mendéléev et en planche hors-texte et en couleurs, le plus beau de tous, celui de l'Apôtre de *Jasnaïa Poliana.*

K. SAVITZKI (1844-1905), est un peintre très objectif, observateur consciencieux de la nature, et qui se complait dans la reproduction des types nationaux. Ainsi que la plupart de ses émules, il étudie les faits de la vie des travailleurs, s'attachant de préférence aux plus tragiques, comme *La Rencontre de deux trains, Les Brigands de la Volga,* ou dans une note plus douce : *La Réception d'une image sainte,* où il nous montre le pope au milieu de ses ouailles.



SEROV (V. A.), né en 1865
Portrait du peintre I. E. Répine, 1892

Parmi les plus féconds et les plus populaires peintres de genre, il faut citer M. VLADIMIR MAKOVSKI, né en 1846. Il débuta sous l'influence de Pérov, mais sut vite dégager sa personnalité et déploie dans le dessin, la composition et le coloris une rare virtuosité. Un peu sceptique, il observe autour de lui les manifestations de la vie, le sourire aux lèvres, et introduit dans la plupart de ses tableaux une note comique, qu'on voudrait moins facile. En tout cas, les traits qu'il donne sont bien observés comme nous le voyons dans *Les Tireuses de cartes.*

Il verse parfois dans l'anecdote mélodramatique, telle *L'Acquittée* ou *Le Krach d'une Banque.* Il a, comme la plupart de ses confrères russes, un faible pour le pittoresque des popes, ce qui lui a suggéré ses *Prières au village pendant la semaine de Pâques.* Ses portraits de *Petites Russiennes,* dont nous donnons une reproduction en couleurs, sont toujours réussis.

Bien qu'il ne se soit pas spécialisé dans le portrait, ceux que nous reproduisons de M. Tsvetkoff et du très distingué économiste et académicien russe, M. Yanjoul sont pleins de vie et de mouvement et révèlent avec une rare profondeur la personnalité du modèle. La touche en est admirable d'harmonie et de distinction.

YAROCHENKO (1846-1898) est un talent sympathique. La lecture de *La Maison des Morts* de Dostoïevsky l'a profondément impressionné et il s'est consacré à l'évocation douloureuse des malheureux qui peuplent les bagnes russes. *Le Portrait d'un Inconnu,* que nous reproduisons donne une idée assez exacte de la manière de ce peintre.

M. V. VASNETZOV, né en 1848, est un continuateur d'Ivanov. Lui aussi se complait dans la poursuite chimérique d'un idéal russe du Christ ; car malgré l'éclat des fresques byzantines dont il a décoré la cathédrale

PIMONENKO (N. K.), né en 1842. — *Le départ pour la guerre,* 1905

de Saint-Waldimir à Kieff, le rêve d'Ivanov, de Pérov et de Kramskoï n'est pas encore réalisé.

L'image colossale du Christ sur la croix, qui orne le premier plafond de l'entrée principale de la cathédrale est l'œuvre la plus fantastique de M. Wassnetzov. Le beau visage du Sauveur, qui vient d'expirer sur la croix, est calme, mais la terre tremble, la lune s'est voilée; seule, la croix, et tout ce qui l'entoure, est encore éclairée des derniers feux du jour. Au milieu des nuages, qui courent en tous sens, voltigent des anges. Deux d'entre eux se sont penchés sur les mains du Christ qu'ils couvrent de baisers empreints d'une tendresse ineffable.

Un groupe de chérubins, on dirait des hirondelles effarées, se sont abattus sur le corps du Sauveur et tremblants, de leurs ailes frémissantes caressent et réchauffent le corps qui se refroidit.

Tout en haut, dans un ciel d'azur limpide, entouré d'un arc-en-ciel, se tient Dieu le Père. Sous ses pieds, les éclairs, en forme d'arcs fulgurants, se sont figés. Dieu est entouré d'anges, les uns se cachent dans les plis de sa robe, les autres, terrifiés, regardent en bas, sur la terre, le Crucifié ; d'autres encore, les mains tendues, lèvent les yeux vers Lui et semblent lui demander à quoi bon toutes ces souffrances inexprimables, cette douleur et cette humiliation. « Il le fallait ! » semble répondre, avec une impassibilité majestueuse, le Père, qui tend les bras pour recevoir son fils mort.

KOULIKOV (J. S.)
Une Fileuse (gouvernement de Vladimir), 1903

M. Wassnetzov a répandu dans toute la cathédrale de Saint-Wladimir une multitude d'images évangéliques et de légendes pieuses. Parmi les apôtres, il a surtout réussi Jean l'Evangéliste, et il a donné une admirable évocation de l'auteur de l'Apocalypse.

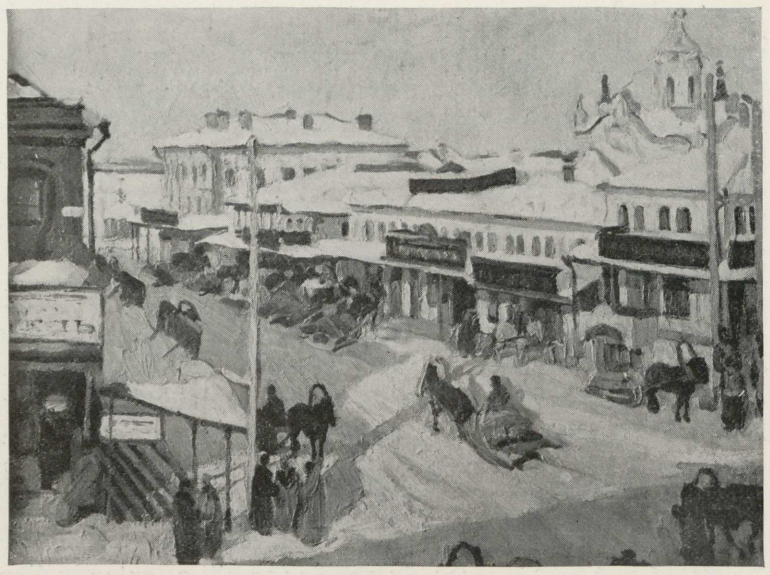
Les Prophètes forment douze admirables figures, douze habillements différents et originaux, douze poses inspirées. Les mouvements sont bizarres, mais l'artiste réussit à nous persuader que c'est ainsi qu'Isaïe a dansé, que Jérémie a pleuré, que Moïse tenait les tables de la loi. Son *Moïse* est une imitation de celui de Michel Ange.

M. Wassnetzov le proclame en disant qu'il a voulu rendre hommage dans une église orthodoxe à l'immortel artiste de la Renaissance ! Son pinceau commente avec une rare vigueur et un archaïsme plein de poésie, les vieilles légendes russes et donne un relief saisissant à des types de moujiks, tels que son *Paysan du gouvernement de Wladimir* ou ses *Joueurs de Psaltérion.*

M. SOURIKOV, né en 1848, dont nous reproduisons *Le Pèlerin,* est au premier rang parmi les peintres historiques russes. Nul jusqu'ici n'a su évoquer comme lui l'époque troublée d'Ivan le Terrible, ainsi que *La Conquête de la Sibérie,* et les temps sanglants de Pierre le Grand, illustrés par *L'Exécution des Streltzi...*

Dans tous ses tableaux, il se révèle puissant évocateur du passé, qu'il reconstitue avec l'intuition d'un poète et la fidélité d'un savant. Des centaines de pages, choisies parmi les meilleurs livres d'histoire, ne donnent pas une idée aussi nette de la tragédie historique qui s'accomplit à Moscou, lorsque Pierre le Grand voulut imposer à ses sujets sa volonté de barbare européanisé, que le saisissant tableau de Sourikov. *L'Exécution des Streltzi.* Ceux-ci, c'est-à-dire les rebelles attachés aux anciennes traditions, qui ne veulent pas que Moscou soit détrônée, sont entassés dans des chariots et traînés sur la place publique, en vue de l'église historique de Basile, et l'un après l'autre ils sont immolés, en présence de Pierre triomphant. Sourikov a synthétisé avec non moins de force toute une période sinistre de l'histoire de la Russie dans deux toiles : *La Boïarinia Morosova* et *Menchikov en Sibérie.* La foule déborde dans la plupart de ses tableaux et joue le principal rôle. Rien de plus impressionnant que ce peuple qui s'agite, se défend ou attaque : chaque comparse vit de sa vie propre, héroïque ou résigné, et la précision du dessin, la variété des couleurs s'harmonisent dans un

JOUKOVSKY (S. J.), né en 1873. — *Effet de soleil,* 1906



JOUON (C. Th.), né en 1878. — *Nijni-Novgorod,* 1902

ensemble d'une grandeur puissamment vraie et tragique.

WASSILIEV (1850-1873), fauché si prématurément par la mort au moment où il venait à peine de renoncer à son emploi de facteur des postes pour se consacrer uniquement à la peinture, son idole, a laissé une série de paysages où éclate sa profonde connaissance de la nature, ainsi que nous pouvons en juger par *L'Été*...

A mesure que l'instruction se répandait en Russie, le goût s'affinait dans les classes élevées ou simplement aisées et le nombre des peintres allait toujours croissant. Aujourd'hui, ils sont si nombreux, qu'il m'est impossible de citer tous ceux dont nous reproduisons un tableau. Les uns ont marqué simplement comme de consciencieux travailleurs, d'autres, en pleine activité, n'ont pas donné toute leur mesure, ou sont encore trop discutés pour qu'on puisse porter sur eux un jugement équitable. Il n'en est pas de même de J. J. LÉVITAN (1861-1900) dont nous reproduisons *La Volga près de Pless,* et qui est reconnu comme un des plus grands peintres du XIXe siècle. Sa mort prématurée a été considérée comme une perte irréparable pour l'art russe. Lévitan, à l'exemple de Millet, de Corot et de toute l'Ecole de Barbizon, introduisit dans l'évocation de la terre russe, un accent lyrique et un souffle de poésie inconnus auparavant.

Ses paysages, *Un coin sauvage de l'Etang, Sur la Volga, La Nuit, Le Mois de Mai, Le Crépuscule, Le Repos éternel,* sont empreints d'un charme captivant qui échappe à l'analyse. Tout y est beau, le dessin, le coloris et la vision du peintre qui a su imprégner ce coin de terre de la poésie qui remplit son âme.

Heureusement pour la peinture russe, la succession artistique laissée ouverte par la mort du regretté Lévitan, a été vite recueillie par plusieurs jeunes talents, dont un que Paris a déjà pu apprécier. M. Serov peut être considéré comme son continuateur.

Il faut citer son tableau intitulé *Octobre,* une poétique interprétation de l'automne en Russie ; par une calme journée grise, le village se repose, tout enveloppé de tons jaunes et argentés, d'une harmonie mélancolique, qui charme et émeut. Ce jeune peintre se signale également par d'excellents portraits, entre autres celui de son maître J. Riépine, (que nous reproduisons), celui du regretté compositeur Rimsky-Korsakov et surtout le plus discuté et le plus prôné de tous selon le point de vue, le portrait de la princesse Youssoupov.

KOUZNETZOV (V. A.), né en 1877
Prière pour les morts sur la tombe d'un sectaire, 1909

M. Nesterov, de même, exprime avec beaucoup de poésie le paysage russe et s'y complait ; la forêt austère du nord lointain encadre comme il sied la figure ascétique de *Saint Serge.* Dans *La Cloche de la Messe,* il a le talent de rendre l'atmosphère morale du couvent et de nous faire pénétrer dans l'âme du vieux et du jeune moine qui se promènent dans le jardin.

M. Maliavine est bien connu à Paris par ses *Paysannes rieuses.* C'est sous le froc du religieux qu'il a entendu l'appel de sa vocation et il n'a pas hésité à le jeter aux orties en tournant résolument le dos à tout son passé. Il entra dans l'atelier de M. Riépine, où sa fougueuse personnalité ne se plia pas aux tendances du maître, mais se manifesta d'emblée. Il se signale par l'audace du crayon et de la brosse. Tout le monde a présent à la mémoire ses paysannes rubicondes aux rires éclatants. Tant de hardiesse ne va pas sans déconcerter un peu non seulement les amis de la routine, mais les délicats, épris de nuances et ennemis de l'exagération.

Tout dernièrement un groupe de peintres russes s'est voué presque exclusivement à l'art décoratif et l'a appliqué de préférence au théâtre. MM. Wasnetzov, Wroubel, que la mort a prématurément emporté, Somov, Bakst, Benois, Golovine, Korovine, Roehrich ont tous fait preuve de talent et de savoir dans l'art de renouveler en les transformant les décors scéniques.

L'initiative de cette réforme appartient à M. Wasnetzov, qui a brossé les délicieux décors de la *Snégourotchka,* d'Ostrosvki. On a pu apprécier à Paris le talent de M. Golovine lors des représentations au Châtelet du chef-d'œuvre de Rimsky-Korsakoff, *La Pskovitaine.* Les décors de la place du Vetche et de la place de Pskov, où Ivan le Terrible fait son entrée, s'unissent à la musique, la complètent au même titre que les paroles, et ainsi est atteint l'idéal que rêva Richard Wagner et tous les grands musiciens, celui de l'union de la musique, la poésie et la peinture dans l'enfantement d'une œuvre commune, l'Opéra !

Nous avons pu en parcourant « la Galerie Tsvetkoff » où sont groupés la plupart des artistes qui les premiers ont abordé la peinture en Russie, assister à l'aube de cet art et constater qu'il est en progrès constant. Il suit une évolution semblable à celle qu'ont accomplie la littérature et la musique russes. La peinture commence aussi par l'imitation de l'art étranger, à qui elle emprunte d'abord des sujets et des procédés, puis elle s'en dégage peu à peu et à mesure qu'elle prend conscience de sa propre force, elle puise son inspiration dans le sol même de la patrie, sans regarder vers l'occident. Dès lors elle s'élève sans cesse.

Le goût du public suit la même progression ; d'abord indifférent, sinon hostile à toute manifestation d'art qui n'est pas étrangère ou copiée de l'étranger, il se forme petit à petit et finit par accepter en littérature, en musique et dans les arts plastiques, l'accent national.

Cependant malgré ses incontestables mérites, la peinture russe n'a pas encore donné un chef-d'œuvre qui puisse être placé au même rang que *La Guerre et la Paix,* le roman épique de Tolstoï, ou que l'opéra historique, *Boris Godounov,* dans la musique. Il lui manque un génie frère de Tolstoï ou de Moussorgski. Naîtra-t-il un jour pour élever la peinture russe à la hauteur de ces cimes? Qui peut le dire? En tout cas, des talents de premier ordre, comme ceux de Venetzianov, d'Ivanov, de Kramskoï, de Riépine et de Lévitan, ont largement ouvert la voie à ce génie.

MICHEL DELINES

LE MOIS FINANCIER

Que dirons-nous de l'incident franco-allemand ? Nous n'en parlerons pas au point de vue politique. Ce serait sortir de notre rôle. Et puis, ne nous faisons pas d'illusion. Ce n'est pas ce que nous en dirions qui pourrait exercer la moindre influence sur la marche des événements. Reconnaissons donc que nos idées en matière de diplomatie n'ont d'intérêt pour personne, et gardons-les pour nous.

Mais, en revanche, exposons nos idées en ce qui concerne la répercussion de l'incident sur le marché. Là, nous sommes sur notre terrain; nous avons le droit de parler. C'est même plus qu'un droit, c'est un devoir. Et c'est pourquoi, sans nous leurrer beaucoup d'ailleurs sur l'effet des observations que nous présenterons, nous croyons devoir protester contre l'illogisme de la dépression qui a suivi l'envoi de la *Panther* à Agadir.

Notez qu'on n'a même pas l'excuse d'avoir baissé dans le désarroi d'une nouvelle arrivant à l'improviste à la Bourse. Non, on avait eu le temps de la réflexion. C'est un samedi soir que les journaux nous ont donné la première information relative à la présence du navire allemand dans les eaux marocaines, et c'est le lundi qu'une demi-panique s'est emparée du marché. On peut ajouter que l'émotion de la Bourse a produit une impression d'autant plus vive qu'elle contrastait davantage avec le calme dont avait fait preuve l'opinion. On peut dire que l'éducation de celle-ci est désormais faite, et qu'elle est blasée sur les incidents franco-allemands. Il serait à souhaiter que la Bourse qui, en d'autres circonstances, a gardé le même sang-froid, persévérât toujours dans cette attitude.

Car enfin, — et c'est là surtout la remarque que nous voulions faire, — on comprend qu'une complication politique surgissant à l'improviste, puisse affecter un ordre déterminé de valeurs intéressées dans le conflit. Qu'un nuage assombrissant l'horizon politique européen amène une dépression sur certains fonds d'Etat, que la menace d'événements mettant directement la France en cause ait une influence sur les valeurs françaises, on peut se l'expliquer, tout en réservant expressément la question de mesure.

Mais ce qu'on ne peut arriver à comprendre, c'est que des incidents de ce genre amènent la baisse de valeurs qui n'ont absolument aucun point de contact avec eux.

On nous répond par " l'ambiance ".

L'ambiance est un mot qui déguise une absurdité. Alors, un rentier ayant de l'argent à placer hésitera à acheter des actions d'une banque mexicaine; tel autre se hâtera, au contraire, de vendre à n'importe quel prix des titres d'une entreprise argentine ou brésilienne, parce qu'il y a un conflit entre la France et l'Allemagne ? Je serai reconnaissant à qui m'expliquera clairement le mystérieux mécanisme qui raréfie les acheteurs et multiplie les vendeurs de valeurs dépourvues de toute solidarité avec celles qui pourraient légitimement être impressionnées. En somme, c'est à peu près aussi logique que si un propriétaire vendait sa villa de Chatou ou refusait d'acheter un hôtel à Passy parce qu'il y a un tremblement de terre à Valparaiso.

La Bourse est un marché où l'on achète et vend des denrées parfaitement différentes et sans lien entre elles. On ferait sourire un homme sain d'esprit si on lui racontait qu'aux halles, les pêches sont pour rien parce qu'il y a eu une grande baisse sur les langoustes, ou que les artichauts sont chers parce que le prix des œufs a augmenté. On ne voit pas en vérité, pourquoi le marché des valeurs jouit du privilège de se voir appliquer un mode de raisonnement spécial. Je sais bien que beaucoup de gens de Bourse confits dans un hiératisme particulier, prendront des airs d'augures indignés si par hasard ces lignes leur tombent sous les yeux. Mais le bon sens a des droits imprescriptibles, et nous sommes de ceux qui tiennent son culte pour sacré.

Ce malheureux budget de 1911 a été enfin bouclé presque à la veille du 14 juillet. Il s'élève à 4.350.000.000 chiffres ronds. Ce fameux cap des 4 milliards, considéré il y a quelques années comme un point fatidique qu'on ne dépasserait guère après l'avoir doublé, se perd maintenant dans les brouillards du passé, et nous avons sur lui 350 millions d'avance. Nous voguons gaiement vers le cinquième milliard.

Devant la joie de voir enfin aboutir ce désirable budget, le plus laborieux qu'on ait bouclé depuis les années terribles, personne n'a pris garde à une chose : c'est qu'il a été équilibré pour une large part avec des prélèvements sur les plus-values de l'exercice en cours.

Or, c'est là un principe contre lequel on ne saurait trop s'élever. C'est manger son blé en herbe, c'est détruire à l'avance de précieuses recettes qui permettraient de panser des blessures imprévues. C'est employer pour les besoins courants des sommes qui devraient être mises en réserve pour amortissements.

Mais les amortissements personne ne s'en soucie. Ce n'est pas ainsi qu'on endiguera la marée montante de l'impôt.

Tout cela n'empêche pas qu'on travaille, et qu'il n'y ait à signaler un certain nombre d'affaires intéressantes, parmi lesquelles nous citerons :

L'emprunt Argentin 4 1/2 0/0 d'un montant de 350 millions de francs, qui a été mis en souscription le 6 juillet et clos le même jour, toutes les demandes ayant été attribuées intégralement.

L'emprunt de 18.900.000 francs en obligations 4 0/0 or, de la Basse-Autriche, destiné à favoriser l'essor économique de l'archiduché.

Nous signalons également l'emprunt de 60 millions du gouvernement Fédéral Brésilien qui a eu lieu le 12 courant et l'emprunt de la Compagnie Nationale des chemins de fer d'Haïti, clos le 18 juillet, jour de l'émission, les demandes dépassant le nombre de titres disponibles, ayant été servies au fur et à mesure de leur réception.

PERLÈS Frères
15, Rue du Helder, PARIS (IXe)
Téléphone { 134.63, 1re ligne / 279.84, 2e ligne / 200.37, 3e ligne
Adresse télégraphique : Pauperlès-Paris

ANNUAIRE DE LA BANQUE, DE LA BOURSE
ET DU MONDE DES AFFAIRES
édité sous le haut patronage de la
Chambre Syndicale des Banquiers et Changeurs

L'Edition 1911 de l'**Annuaire de la Banque, de la Bourse et du Monde des Affaires,** publié sous le haut patronage de la *Chambre syndicale des Banquiers et Changeurs,* vient de paraître. Cet ouvrage constitue un manuel pratique à l'usage des Banquiers, Changeurs, Remisiers et de leur Personnel. Il a été l'objet d'une revision approfondie et de notables améliorations y sont apportées chaque année. Indépendamment des listes des Banquiers de Paris, des départements et de tous les pays étrangers, il donne celle des Journaux économiques et financiers ; — la composition des différents syndicats financiers ; — le tableau des obligations fiscales concernant les valeurs mobilières ; — la nomenclature des Sociétés en faillites ou en liquidation ; — les Sociétés étrangères abonnées au Timbre français ; — les Sociétés dont les titres sont cotés au Parquet et à la Coulisse, ainsi que de nombreux renseignements d'une utilité générale.

L'ouvrage ainsi présenté constitue un recueil professionnel indispensable au monde des affaires.

Il forme un volume in-18 de 1.214 pages, cartonné

Le prix en est de 12 francs, pris dans les bureaux de l'Annuaire
27, Boulevard des Italiens, à PARIS (Téléphone 316-18)

Les Livres

C'est une figure inoubliable, que celle de *Godelieve, princesse de Bahr,* dont M. le Comte de Comminges raconte la vie dans son dernier roman, paru à la librairie Calmann-Lévy. Et non point une figure de rêve ou de légende, mais une figure de vraie humanité, avec des faiblesses et des travers humains par quoi, tout proche de nous, le charme de Godelieve nous intéresse et nous émeut.

La douce histoire! Il ne faut point essayer de l'analyser ou de la résumer. Godelieve passe dans la vie, et ses aventures ne sont ni singulières, ni dramatiques, et même elle n'a pas d'aventures. Et Godelieve elle-même n'est point une créature exceptionnelle, une jeune femme compliquée, une héroïne de roman. Godelieve est née vers 1850, dans une principauté rhénane, je crois. Sa destinée l'a conduite à travers des paysages qui sont comme son âme, tout en nuances et nuancés à l'infini, des paysages de douceur et de sérénité que vous aimerez davantage à présent que Godelieve y a passé, que son souvenir et sa sensibilité vous y accompagneront.

Tant qu'un écrivain continue de vivre, il peut paraître téméraire de lui attribuer un chef-d'œuvre. Ce qui est certain, c'est que le Comte de Comminges vient de publier un pur et beau livre, conçu en dehors de toutes les conventions, original et sain, émouvant et simple. Un livre que j'admire dans sa réalisation comme dans sa conception.

❧ ❧ ❧

C'est à Mazargues, dans les Bouches-du-Rhône, que notre cher ami et collaborateur Gabriel Mourey nous entraîne, pour nous montrer son *Village dans la Pinède* et pour nous présenter quelques-uns de ses habitants. Et voici encore une œuvre de douceur et de sérénité, originale et attrayante, une œuvre plus ingénue qu'ingénieuse, où je n'ai discerné aucun procédé adroit, aucun tour de main, mais seulement beaucoup de goût et de sensibilité. Elle est publiée par le *Mercure de France.*

Mazargues était un vrai village, un village rustique, à l'écart de Marseille cependant tout proche. Maintenant, par la magie discutable du progrès, il est en train de devenir un faubourg. C'est donc à son charme passé que M. Gabriel Mourey a voulu consacrer ce livre, où vivra le Mazargues de naguère, avec sa population paisible, qu'illustrèrent Denis le peintre, Marius le maçon, Joseph le pharmacien, et quelques autres types d'humanité naïve et forte, aux ambitions humbles, aux convictions profondes, que la vie, suivant ses rigueurs, modela en douceur, en drôlerie, en grotesque ou en amertume.

Je vous recommande, aux dernières pages, le chapitre intitulé *Châteaux d'exil,* où l'auteur, avec des moyens discrets, sans érudition obsédante, sans rien d'appuyé, a réalisé un portrait émouvant et saisissant du roi d'Espagne en exil, Charles IV. Gabriel Mourey, qui s'entend si bien à faire aimer la peinture des autres, possède une palette de mots dont nous pourrions attendre des portraits d'autrefois bien émouvants, bien définitifs. Il n'est pas homme à se contenter d'un essai, ni à nous prodiguer une galerie. Attendons avec confiance ce qu'il voudra nous donner.

A la pieuse sollicitude dont s'entoure la mémoire de Marcel Lami, conteur puissant et verveux, écrivain magnifique, disparu prématurément il y a deux ans, nous devons un nouveau volume, *Vers les Cimes,* que vient de publier la librairie Michaud. Ce sont des descriptions, ou plutôt des peintures vibrantes de paysages, de villes, de montagnes, appartenant pour la plupart au Roussillon, province encore si peu connue, où la Méditerranée baigne un rivage d'une variété et d'un pittoresque inconcevables. Sur un tel sujet, Marcel Lami, qui sut ailleurs trouver et montrer des beautés dans les horizons les plus dépourvus, ne pouvait qu'abonder en images expressives, enthousiastes et lyriques. Mais son enthousiasme demeure contenu, surtout intime, et son lyrisme nourri d'observation et de savoir s'exprime avec précision. Il y a là telles pages sur Collioure, sur le Canigou, sur le fort de Salses, qu'il faut considérer comme définitives.

Le livre est précédé d'une belle étude d'Édourd Conte, véritable monument consacré au regretté écrivain que nul ne connut mieux, ni de plus près. La personnalité et le talent de Marcel Lami méritaient cet hommage, qui assure aux biographes futurs une ample réserve d'aperçus originaux, de traits et d'observations.

❧ ❧ ❧

C'est un beau mois pour la littérature française que celui qui voit paraître des livres comme la *Godelieve* du comte de Comminges, la *Prison de verre* de Gaston Chérau et la *Ville inconnue* de Paul Adam. Par eux, l'Art retourne à ses sources les plus nobles et les plus pures, émotion, souffrance, héroïsme.

C'est l'héroïsme, et l'héroïsme français, qui enflamme les pages du beau livre de Paul Adam. Dans ce roman de vies ardentes, on assiste aux combats vrais que livrent nos troupes dans le Soudan Oriental. On y fréquente les passions des races étranges que nos soldats délivrent de la tyrannie esclavagiste. L'auteur de *La Force* nous donne ainsi une nouvelle épopée française, qui ne la cède en rien à cet ouvrage célèbre aujourd'hui dans le monde entier. Bientôt, nul de nous n'ignorera les pages de réalité tragique où l'on suit les impressions des officiers aviateurs en reconnaissance au-dessus des camps ennemis. Paul Adam n'avait jamais atteint à un tel pouvoir d'évocation. (Librairie Ollendorff.)

❧ ❧ ❧

A la librairie Emile Paul, 100, faubourg Saint-Honoré, M. Octave Uzanne publie un amusant *Sottisier des Mœurs* où il passe en revue avec sa verve coutumière et son joli scepticisme toujours averti et renseigné aux meilleures sources, les vanités, croyances et ridicules du jour. On y dégustera d'amusants et narquois chapitres sur la Mode, les engouements scientifiques et médicaux, les à-côté du Théâtre, les voyages et bien d'autres questions plus ou moins brûlantes. C'est là un livre qu'il nous faut feuilleter pour nous mieux connaître nous-mêmes, un livre aussi qui renseignera l'avenir sur quelques petits côtés... faibles de notre psychologie.

❧ ❧ ❧

Sur les Champs de Bataille (*Souvenirs des journalistes français, anciens correspondants de guerre*). Sous ce titre, la librairie Ollendorff a eu l'heureuse idée de réunir et d'éditer en un recueil de dimensions raisonnables les pages les plus typiques que les " envoyés spéciaux " de nos grands journaux ont écrit au cours des différentes guerres de ces cinquante dernières années.

Ce livre, dû à la collaboration de 24 écrivains, tous gens de talent qui ont assisté à de grandes choses, à des actions héroïques et ont su les raconter, est d'un intérêt sans précédent.

❧ ❧ ❧

Vient de paraître chez Bernard Grasset, 61, rue des Saints-Pères : *Une Passion,* par Jacques Morian.

C'est la passion de deux êtres ardents, jeunes et loyaux qu'une mère rapace, ambitieuse pour son fils, sépare, sans qu'on lui résiste puisqu'un chagrin accélérerait son mal mortel.

Mais un hasard réunit ensuite les jeunes gens, et les isole dans un coin perdu de Suisse.

Elle est en deuil de sa mère, seule au monde, désespérée, malade. Lui, docteur, la soigne, croit l'entourer d'amitié... et la passion avec ses troubles grandissants, son vertige, l'ivresse où tout s'effrondre, puis le réveil, la révolte de la jeune fille, où elle comprend qu'ils ne sont pas faits pour vivre hors la loi, et où bravement elle s'enfuit pour se refaire une existence austère et douce de solitude et de travail.

Toutes ces heures suaves, brûlantes tragiques, amères et enfin d'une haute sérénité, Jacques Morian nous les fait vivre intensément avec un art passionnant, profond, nuancé.

Les pages où après un orage sur le lac, ils parlent du retour prochain, de la séparation et... succombent, puis se retrouvent en face l'un de l'autre confondus, presque hostiles dans la stupeur épouvantée de l'irréparable sont d'une rare beauté. Certainement ce livre très osé, très vivant, et si moral par sa conclusion, sera un des grands succès de l'année.

❧ ❧ ❧

Les Grands Espions, par Paul et Suzanne Lanoir. Tel est le titre d'un ouvrage que va mettre en vente la Librairie Gustave Ficker, 4 et 6, rue de Savoie, à Paris.

Dans deux ouvrages classiques sur : *Les Chemins de fer et la mobilisation* et l'*Espionnage allemand en France,* qui, tous deux, obtinrent un véritable succès et furent traduits en plusieurs langues, l'auteur, M. Paul Lanoir, retraça toute l'histoire de l'Espionnage allemand depuis Frédéric-Guillaume et Stieber (1848) jusqu'à nos jours, comblant ainsi une profonde lacune.

Les Grands Espions offriront un intérêt pour le moins aussi passionnant. *C'est l'histoire documentaire et anecdotique des Grands Espions* dont l'action, admirablement tracée par l'auteur, a tant de fois influé sur l'avenir de toutes les nations.

Plus de 200 actes de véritable héroïsme y sont rapportés d'après des documents absolument inédits.

❧ ❧ ❧

Depuis *Sapho* de Daudet et *Splendeurs et misères d'une courtisane* de Balzac, le délicat problème moral du relèvement de la femme par l'amour, avait été rarement abordé avec une pareille sincérité dans l'expression et une pareille liberté d'appréciation que dans *Le Destin de Sabine,* par J. de Cranphore, que publie la librairie Plon. C'est, au fond, l'histoire toute simple d'une liaison qui se déroule dans un décor méditerranéen, née du caprice, se poursuivant dans l'irréductive hostilité soulevée par l'égoïsme du mâle et la faiblesse d'une femme au passé déjà chargé, ne pouvant ni se rompre par un lâchage vulgaire, ni mériter une consécration légale, dénouée par la main brutale de la mort, qui ignore la diplomatie des sentiments humains. Sabine, la petite chanteuse, est, au fond, une âme droite, supérieure visiblement à son destin malgré les apparences, et son amant ne nous dissimule pas, dans sa confession sans apprêt, qu'il avait compté sur elle pour remplir sa vie à peu près inutile. Il lui rendit trop tard justice.

❧ ❧ ❧

Lafcadio Hearn n'a écrit que deux romans, et voici l'un d'eux : *Chita,* remarquablement traduit par Marc Logé, à qui l'on doit déjà les belles versions de *Kwaidan,* et de *Feuilles éparses de littératures étranges.*

C'est pendant un long séjour dans la Louisiane, avant son départ pour les tropiques et le Japon, que Lafcadio Hearn écrivit *Chita.* Dans ce passionnant récit, il évoque en une éblouissante vision, la lutte de la Nature implacable contre l'humanité impuissante ; il décrit avec une poignante émotion le terrible cataclysme qui ravagea cette contrée et anéantit « L'Ile Dernière. » Et dans ce cadre grandiose, au milieu de ce drame prodigieux, nous assistons, contraste reposant, à l'exquise éclosion d'une âme d'enfant entourée d'une curieuse population de pêcheurs malais et espagnols. C'est bien là l'une des plus admirables créations enfantines que jamais écrivain ait conçue.

Chita, révèle un Lafcadio Hearn d'avant le Japon, un Hearn fasciné par les paysages tropicaux en même temps qu'il est sensible aux plus subtiles émotions de l'âme humaine.

Et ce beau livre gagnera de plus nombreux admirateurs au génial écrivain anglo-japonais. (*Mercure de France,* 3 fr. 50.)

❧ ❧ ❧

M. Hubert Clary a vécu aux colonies et il en comprend le charme. Dans son *Roman d'une Coloniale,* que publie l'éditeur Bernard Grasset, il présente un tableau précis et que l'on sent exact, de Madagascar aux temps héroïques de la conquête.

C'est pour nous donner cette vision dégagée de toutes les querelles de parti qu'il nous la transmet par les yeux d'une jeune fille que les hasards de la vie amènent à Madagascar.

L'intrigue simple et émouvante se mêle et s'adapte aux descriptions de la grande Ile, aux récits pittoresques qu'inspire à l'auteur l'œuvre admirable de nos soldats coloniaux.

La montée à Tananarive en filanzana, l'enlèvement de la Reine, la capture des chefs insurgés, sont des pages documentaires d'une curieuse précision.

Tous ceux qui, de près ou de loin, comprennent et subissent l'attrait des pays tropicaux liront avec fruit ce livre fortement documenté, que suffirait à rendre intéressant les aventures de la jeune héroïne qui affronte les épreuves et les dangers avec la grâce et l'énergie d'une vraie jeune fille française.

❧ ❧ ❧

Les *Derniers Mystères et aventures,* d'A. Conan Doyle, que publie l'éditeur Stock en une excellente traduction d'Albert Savine, sont un nouveau recueil de récits tantôt fantastiques et tantôt scientifiques du célèbre écrivain. On remarquera surtout l'*Expérience du grand Kéniplatz,* et l'*Enchanteresse.*

LA JANTE VINET
AMOVIBLE
PEUT ETRE EMPLOYEE AVEC TOUS PNEUMATIQUES
TRANSFORMATION EN 48 heures
ÉCONOMISE :
LE TEMPS ! LA PEINE ! L'ARGENT !
M. KAPFERER & Cie, 6, Rue de Paris à PUTEAUX (Seine)